

Gabriel-Pierre Ouellette

DIX HEURES À MANHATTAN
2005

Montréal, mars 2017
format PDF

ISBN 978-2-9816617-2-2

note	3
voyager de nuit	5
points cardinaux	15
breakfast	27
madison avenue	30
un jour, à montréal	31
je prends l'autobus	32
fra angelico	33
un jeune de l'autocar et déambulations	35
contrefaçons du passé et cafétéria	37
russia!	39
trois individus louches vs un coup d'oeil au Moma	41
museum - modern - art	43
le dérèglement de tous les sens	45
les coffres de l'oubli	47
l'europan	50
edward hopper - david hockney - robert pinget	52
l'embarquement du suspect	55
la jeune dame sera ma compagne	61
le guet-apens d'Albany	63
l'un voulait fuir, l'autre m'endormir	66
vous loupez l'essentiel	68
3e description de salle à manger	69
johnny cash et les chemins de fer	71
t.w.adorno, a.berg et l'afro-américain démasqué	73
le messenger muet	75
le chantage aux passeports	82
le voyageur sans bagage	89
un aréna du bout du monde - 1950	91
le bolide de la sécurité	93
les rubans jaunes inutiles	94
une bande verte dans le ciel	96
un jour, à montréal	98
références et questions plus ou moins mystérieuses	100

note

Une première version de cette nouvelle, sous le titre de *Voyage à New York - 2005*, a été envoyée à deux éditeurs français, le 4 septembre 2006. C'était un an après que j'y avais fait un aller-retour qui avait duré à peine 24 heures. Je croyais, à tort, que les allusions à l'écriture, ma façon souvent ironique de prendre mes distances face à un grand peintre comme Fra Angelico, l'usage d'un monologue intérieur, presque obsessionnel, et, pourquoi pas, un amour à la fois admiratif et cynique pour New York, risquaient de m'y faire éditer. Le texte était accompagné d'une autre nouvelle, *Manhattan's Mansion*, qui fait désormais partie, sous un autre titre, de *Par quatre judas*, une oeuvre numérique déjà éditée sur mon site. En plus de commentaires sur des expositions et des musées, j'y relatais l'expérience d'un voyageur qui prend le risque de voyager sans bagage, durant deux nuits de suite, entre Montréal et New York, pour ne pas payer des frais d'hôtel, et qui s'aperçoit peu à peu, dans l'autocar comme dans ses prégrinations dans la ville, qu'il fait l'objet d'une filature et qu'on ira, entre autres, jusqu'à lui subtiliser son passeport pour le forcer à décliner sa véritable identité et le véritable objet de son voyage-éclair. J'avais plus ou moins oublié une entrevue

(ou un article) où l'on déconseillait d'aller à New York dans de telles conditions, parce qu'on serait aussitôt suspecté de trafic de drogue ou de rendez-vous mafieux; il se peut aussi que j'aie eu une grande envie de relever le défi...

Le texte, cependant, n'était pas aussi intéressant que l'équipée de l'auteur. J'ai reçu des refus polis, les 13 et 24 octobre 2006.

la version 2017

La première version avait d'innombrables défauts, faciles à détecter, onze ans plus tard. Le texte de *Dix heures à Manhattan* est maintenant beaucoup plus sobre, et doté d'un peu plus de cynisme. Beaucoup de mots inutiles sont disparus, et j'ose croire que vous ne passerez pas votre temps à raturer ce qu'il en est resté, même si ce n'était que de façon virtuelle...

questions plus ou moins mystérieuses

À la page 100, vous trouverez une relation de quelques faits que j'ai interprétés comme des effets directs de mon voyage.

voyager de nuit

Le billet était valable pour douze jours. La dame du guichet l'avait fait imprimer par une machine dissimulée sous le comptoir. Il m'a paru bizarre. Plusieurs volets qu'elle a pliés et repliés, avant de me le remettre. De toute façon j'avais obtenu une réduction d'au moins vingt dollars en l'achetant trois jours à l'avance. Elle m'a souhaité bon voyage avec un grand sourire. Trouver mon billet bizarre, c'était ma paranoïa chronique.

Quand je l'ai présenté au chauffeur, avant de monter dans l'autobus, il m'a regardé dans les yeux. J'ai fait une réflexion du genre, c'est long ce billet. Il a répondu que ça leur arrivait des fois. Mon billet était donc différent, ou curieux.

Il était formé de quatre volets. Un aller Montréal-Albany, plié sur un aller Albany-New York, et ces deux volets, une fois dépliés, se prolongeaient d'un retour New York-Albany replié sur un retour Albany-Montréal. Je ne lui avais pas parlé d'Albany à la dame. Pourquoi je lui aurais parlé d'Albany ? À moins qu'elle ait voulu me renseigner sur le trajet réel de mon voyage. Je passerais par Albany et, un jour ou l'autre, j'apprendrais que c'était la capitale de l'état...

Je voyageais avec les Greyhound Lines. On partait une minute après minuit, et j'arriverais à New York, le mercredi, 23 novembre 2005, à 7h55 du matin.

J'étais à la Station centrale de Montréal, à 23h15. Il y a un relent de *Bus Station* dans le nom de cette gare. On voulait éviter qu'on la confonde avec la gare Centrale, une gare ferroviaire plus au sud, mais on ne retient que le mot *centrale* et cela crée de la confusion dans mon esprit, tout en faisant le bonheur des chauffeurs de taxi...

Voyager par autobus fait un peu *salaire minimum*. Il y avait, dans la file d'attente, de pauvres démunis, de jeunes et moins jeunes étudiants, des immigrés haïtiens ou d'Amérique centrale, des dames et des hommes âgés.

Devant moi, un groupe de garçons qui voyageaient ensemble. L'un s'est échappé durant quelques minutes. Quand il est revenu, ils ne se connaissaient plus. Qui les aurait décidé tout à coup à former deux ou trois groupes silencieux ? Ils n'avaient plus l'air d'étudiants, mais de stagiaires embrigadés dans un service secret quelconque ou une secte religieuse. On ne parlerait pas; on écouterait. Ça m'a rassuré. Je ne me voyais pas expliquer que j'allais visiter trois musées, parce que j'avais lu des critiques sur des expositions qui seraient sensationnelles. Je reviendrais dans moins de vingt-quatre heures.

Ils ne parlaient donc plus depuis quelques minutes, et aucun d'entre eux ne jetait un oeil sur moi, comme un ou deux l'avait fait au début, ce qui est normal dans une file d'attente. Tout en avançant peu à peu vers les portes qui donnaient sur le quai, on dormait debout. Ce calme me paraissait insolite, mais comme je n'avais pas pris l'autobus pour New York depuis quinze ou vingt ans, je n'avais aucun point de comparaison, et je devais tendre mon billet au conducteur. (Douze ans plus tard, en 2017, j'ai lu dans un commentaire de Français sur le billet pour un voyage en bus Montréal-New York, que la liasse était impressionnante. Le mien n'aurait donc été ni bizarre ni curieux; il ne sortait pas du lot. Je sais maintenant, vous verrez, que le malaise tenait à autre chose.)

Je me suis assis dans un des fauteuils adossés à une cloison des toilettes. Plus au fond, à côté de l'autre mur, une Haïtienne était déjà étendue pour la nuit sur la sorte de banc à trois sièges. Personne n'a osé, de tout le trajet - je parle des voyageurs montés à Longueuil, Schenectady, Saratoga Springs ou Albany - , prendre un des deux autres qui auraient dû normalement être libres. On venait jusqu'à l'arrière du car et quand on la voyait endormie, on revenait sur ses pas et se trouvait une place qu'on n'avait pas vue ou pas osé prendre en avançant dans le couloir. J'étais content que personne n'ait l'idée de s'asseoir à côté de moi.

Le voyage ne s'est pas résumé à cette place vide, à mes côtés. Il a fallu s'arrêter et descendre aux douanes américaines.

L'autobus était plein. Les compartiments au-dessus de nos têtes regorgeaient de sacs, de valises et de boîtes, de même que les coffres sous nos pieds où l'on avait laissé les plus gros bagages avant de monter, sauf moi qui voyageais les mains vides. Après avoir longé un centre commercial, déjà décoré aux couleurs de Noël, après y être descendus sans doute pour renflouer les coffres des propriétaires et en tout cas pour aller aux toilettes, après avoir repris nos places, fait quelques minutes de route

toujours enneigée et nous être arrêtés sous un toit conique supporté à chaque bout par des colonnes de bois, un douanier est monté près du chauffeur et nous a dit de sortir du car, et de tout emporter avec nous, absolument tout. Il paraissait impossible de tout vider pour le bon plaisir des douaniers, ou c'était au-dessus des forces des pauvres humains qui avaient commencé à s'assoupir. Un moment de stupeur silencieuse, puis d'abandon à la grâce de Dieu, et tout le monde s'est levé, a tout pris et a tout sorti. On devait déposer tous les bagages, y compris ceux des coffres, sur des genres de bancs en lattes de bois ou sur le sol de ciment mouillé. J'étais presque mal à l'aise de n'y rien laisser. J'imagine que personne ne l'a remarqué, tellement on a hâte, pour en être débarrassé, de passer au plus vite sous le regard des Cerbères.

J'ai été content de ma prestation. Je n'ai eu qu'un mot à dire, et j'ai été admis dans l'Union des États. Ce mot était idiot, mais il a fait son effet. Mon douanier, l'air amène près de son ordinateur, m'a demandé où je me rendais, dans New-York. Je n'avais pas envie de lui nommer les trois musées que je voulais visiter, surtout qu'une bonne partie de la file était dans mon dos et à portée d'oreille - on dit bien à portée de voix -. J'ai prononcé un abracadabra tout simple, aussi véridique que l'encre dont sont faites les lettres que vous lisez. J'ai dit Manhattan. Il m'a regardé, sans

qu'un grain de sa peau ne bouge. Un regard franc de chef boy-scout. Soit qu'il admirait mon sens de la répartie, soit qu'il s'est dit que je ne perdais rien pour attendre. J'ai été quelque peu étonné qu'il ne demande pas de précision, mais ça avait marché, j'étais libre.

Savait-il déjà que je me rendais visiter le Metropolitan Museum, le Guggenheim et le Museum of Modern Art ? Impossible. Je n'en avais parlé à personne, ni à la gare ni dans l'autocar. Il me faisait confiance, voilà tout. À moins qu'il ne m'ait pris pour un de ces passeurs de vous savez quoi, qui disent n'importe quoi pour sauver la face, et dire Manhattan comme ça, sans réfléchir, ça peut donner un air de féru d'histoire - je ne vais pas dans votre New York, je me rends dans le Manhattan des Hollandais, les fondateurs de *Gotham City* - ...

De toute façon, j'avais passé les eaux du Tartare... Que non! j'avais franchi le Rubicon. Je n'avais rien à craindre du *coastguard* avec son chien renifleur qui revenait de faire le tour des bagages. Ce n'était pas un garde-côte, je sais, mais la façon dont les pattes de son pantalon étaient rentrées dans ses chaussettes me rappelait les marins.

J'étais devenu intouchable. À nous deux, l'île de Manhattan!

On a attendu un peu plus longtemps pour repartir, et je dois signaler un léger incident, qui ne risque pas d'alourdir cette captivante narration. Sa

description donnera même quelque consistance temporelle à ce voyage de plus de huit heures, que vous pourriez lire en moins d'une heure. On lui doit des égards, ne pas l'écourter davantage, sans raison valable. Ce retard a été causé, bien malgré eux, à mon avis, par deux jeunes hommes qui ont dû laisser prendre leurs empreintes digitales et leur photographie en regardant là, et seulement là où le juge de ligne leur disait de regarder, et qui ont été invités à voix haute, surtout à voix haute, à s'asseoir un peu plus loin, jusqu'à ce qu'on leur remette leur passeport. On ne saura jamais ce qu'ils ont fait ou ce qu'on les accusait d'avoir fait ou commis, mais ils ont dû passer un mauvais quart d'heure... Ah! vous croyez que je ne sais pas de quoi je parle ? Si je vous racontais ce qu'on ressent quand un officier de douane vous renvoie à un autre officier des douanes, plus haut gradé, qui fouille votre portefeuille, vos sacs et d'un air peiné, mais sans pitié, découvre de ces adresses compromettantes pour une âme bien née comme la mienne, vous en auriez pour quelques incidentes laborieuses et inutiles à votre conscience morale ou politique. Une jeune fille a dû se trouver, entre-temps, une place parmi nous. De toute évidence, elle avait été bloquée durant sa remontée vers le nord, vers le Canada...

Quand tout le barda a été remis plus ou moins à sa place et que tous les voyageurs - on était environ 105, a dit en anglais une jeune Haïtienne à

une autre - ont eu repris leur fauteuil, on a commencé à chercher la posture la mieux appropriée pour dormir quelques heures avant d'arriver à destination. Je l'ai cherchée durant tout le trajet. Je n'ai pas dormi durant les quelque six heures de route qui restaient entre la frontière et New York. Était-ce le ronflement du moteur, surtout quand on est assis à l'arrière, était-ce le froid qui s'insinuait par la fenêtre malgré ma *Bomber Vest* que j'avais placée sous et contre ma tête de façon à parer les courants d'air, était-ce la tension nerveuse de me retrouver à New York, dans un voyage-éclair aux si belles prétentions culturelles et artistiques?

C'étaient mes soixante ans d'âge qui rendent le corps moins souple à se lover dans les alvéoles presque inexistants des fauteuils et des parois du car. D'autant plus que sur l'appuie-bras de mon fauteuil de gauche, laissé libre, se sont relayés tour à tour les pieds bottés de deux garçons avachis de tout leur long, de l'autre côté de l'allée. J'avais d'abord incliné ma tête du côté de la fenêtre, mais j'aurais aimé m'étendre les jambes dans l'autre sens et déposé ma tête sur ce bras de fauteuil, mais leurs pieds s'y détachaient toujours dans l'atmosphère obscure de ce bolide fonçant dans la nuit d'hiver. Encore s'ils avaient été nus, ces pieds, et propres, ils auraient pu alimenter mes phantasmes, provoquer des conversations

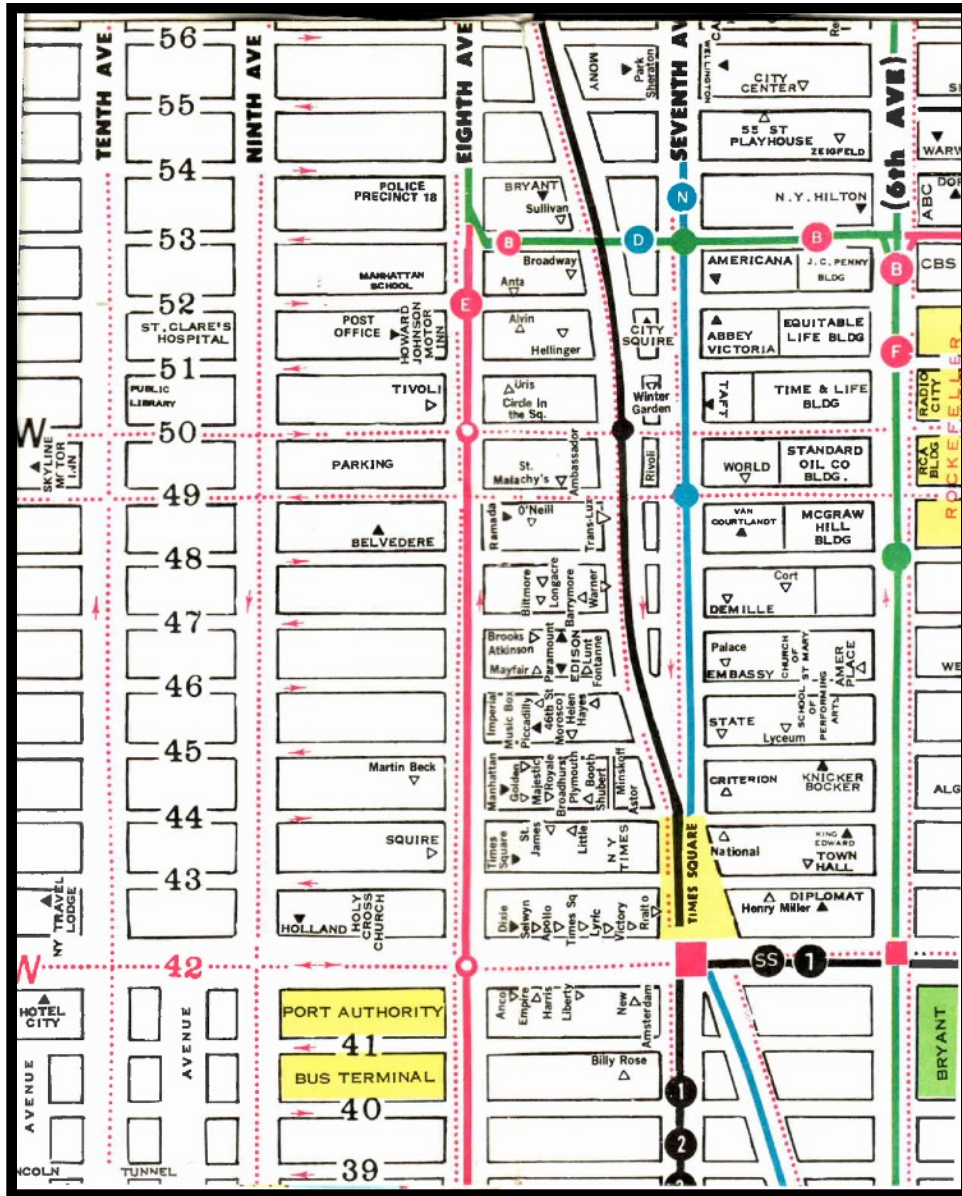
saugrenues et chaleureuses qui se seraient transformées en préludes pour une journée à deux ou trois dans les grands musées de New York.

Y avait-il un amateur d'art aussi fou que moi dans cet autobus ? Durant ces heures d'inconfort, la question ne m'est pas venue à l'esprit. Je ne voyais que ces pieds chaussés qui me narguaient. Dans aucun de mes nombreux voyages en autobus, en train ou en avion, je n'avais vu des jeunes hommes aussi peu respectueux des accoudoirs. Y avait-il des appels du pied ? Non, c'était tout simplement la jeunesse d'aujourd'hui. L'un d'eux a même passé la majeure partie de la nuit étendu sur le plancher, au milieu de l'allée, la recouvrant en entier dans sa largeur, cette allée. Deux ou trois personnes, pour se rendre aux toilettes, ont semblé trouver normal de l'enjamber.

Par contre, un autre a obtempéré quand je lui ai fait signe que le son de son ordinateur portatif - comment les appelait-on en 2005 ? - dépassait l'entendement du vieux voyageur que j'étais, cherchant le sommeil dans le froid, attaqué par dessous ou sur mes arrières par les grondements du moteur et sur mes flancs par ces pieds de jeunes hommes, envahissant ma frontière.

À ma grande surprise - je ne sais pas à quoi d'autre je m'attendais -, dans la lumière du matin, on est passé par Newark et tout à coup, au détour de plusieurs tournants, sont apparues la statue de la Liberté, au loin, et au milieu de l'eau, comme dans une section de bande dessinée, façon Gotham City, Manhattan et ses gratte-ciel. J'avais l'impression, parmi mes sérieux compagnons de voyage, d'être le seul à les admirer, l'espace de quelques secondes, sans doute parce que toute raison, toute perspective quelconque, éculée ou non, me servait à justifier mon voyage. Après encore plusieurs tours et détours, on est entré dans ces horribles tunnels qui ont pourtant le mérite, à leur sortie, de vous faire apparaître New York comme un havre de l'autre côté du monde, un havre construit sous terre, qui surgit dans un ciel à nul autre pareil, un ciel de briques avec des voûtes de soie bleue.

points cardinaux



Il faisait froid. Plus froid qu'à Montréal. Sans trop savoir où j'allais, j'avais suivi le flot des voyageurs qui descendaient de tous ces cars arrivés

en même temps que le nôtre. Plusieurs indications de sortie annonçaient la 8e avenue. Dans ma mémoire de New York, je n'avais comme repère assuré que la 42e rue. J'espérais aussi, je m'en souviens maintenant, trouver une entrée du *subway* pour descendre acheter la MetroCard, et prendre ensuite le premier autobus pour le Metropolitan Museum, qui ouvrait le plus tôt parmi ceux que je voulais visiter.

Quand je me suis retrouvé à l'extérieur de la gare, j'étais dans une rue bordée de constructions, et c'était la 42e rue.

J'ai fait quelques pas, l'air de savoir où j'allais, vers une avenue qui s'est avérée la 9e. Mauvaise direction. J'étais dans l'ouest de la ville, et l'est était donc derrière moi. J'ai dû en déduire que le nord était à ma droite. En revenant sur mes pas, il serait à ma gauche. C'était de ce côté, du côté des musées, que je devais me diriger.

Soudain, ma tête a voulu enfin succomber au sommeil : il ne fallait pas dormir en pleine rue. En plus d'une bouche de métro, j'ai cherché un café accueillant, un restaurant comme ceux que j'avais connus, où c'était simple de commander sans attirer l'attention avec mon accent *frenchie* ou mes bizarres mots anglais qui démontraient que je ne connaissais rien à New York, ni à l'anglais américain, ni aux États-Unis, ni à leur dégaine, leur assurance.

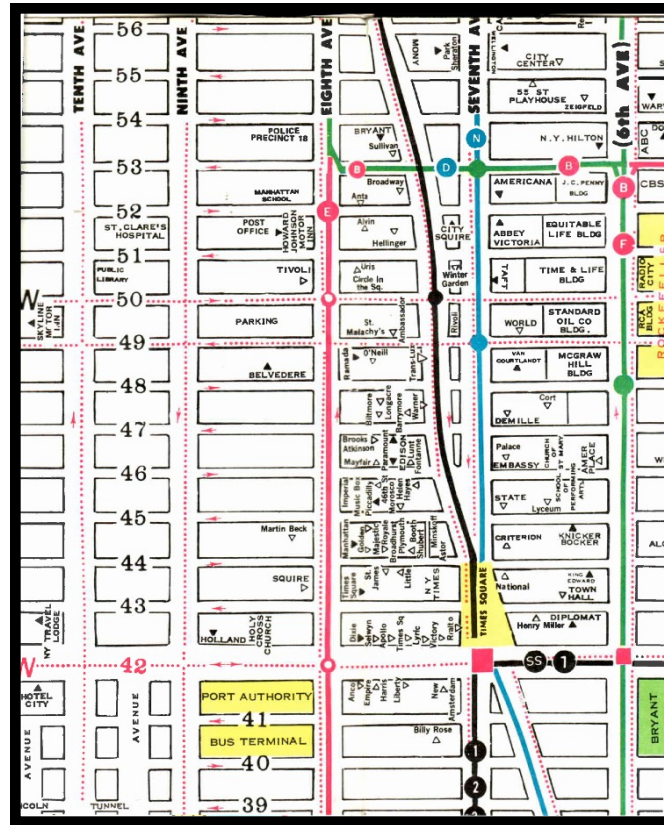
Je suis revenu sur mes pas, et j'ai cru bon de retourner dans le Bus Terminal. Il devrait y avoir une entrée de métro dans ce terminus et en même temps, sans trop savoir où donner de la tête, je souhaitais le restaurant providentiel où je pourrais, un moment, fermer les yeux. Si j'avais la chance de m'endormir, ne serait-ce que trois secondes, en ayant l'air de lire un menu ou en attendant un café, des toasts, des oeufs, du bacon ou du jambon, je retrouverais l'énergie que j'avais à Montréal, en montant dans l'autobus. Huit heures auparavant,

L'intérieur du terminus, toujours le même. Les gens y passaient à toute vitesse. On savait où aller. Personne ne s'arrêtait. Rien à faire; il fallait aller ailleurs. Je me suis résigné, et cette fois je suis sorti sur la 8e avenue.

L'est était devant moi, et je me demandais si je devais aller vers la gauche ou vers la droite. Je ne savais plus où l'est se trouvait. Je devais revenir à la pensée du nord, à ma gauche, m'y fixer, et l'est reprendrait sa place géographique. Mais non. Je voulais repérer un restaurant, et non les points cardinaux. Comment savoir s'il y en a un, à gauche plutôt qu'à droite. Un restaurant des plus anonymes où je serais servi avec le moins de paroles et de contraintes possibles, un que j'aurais connu à l'époque où je me débrouillais, la nuit dans New York, du côté des quais.

J'étais privé du sens de l'orientation, et de sens commun, et je perdais la tête. J'ai pris mon indécision à deux mains et j'ai marché jusqu'au coin de la 42e rue, que j'ai suivie vers l'est jusqu'à Times Square. Enfin, un terrain connu. La dernière fois, mon hôtel se trouvait à un coin de rue de Times Square. Je retrouverais l'hôtel Edison. C'est là que je déjeunerais. Les serveuses n'étaient pas compliquées, et le menu fonctionnait par numéro, j'en donnerais un, presque n'importe quel. J'avais faim, et moi qui ne buvais plus de café, le matin, seulement du *décafé*, l'après-midi, moi qui depuis un an ou deux ne mangeais ni bacon, ni jambon, je boirais un bon café chaud, comme on dit au Québec, je mangerais des oeufs, du bacon et du jambon, et peut-être même des patates frites dans l'huile, et du pain blanc ou brun, peu importe. J'avais faim, j'avais froid, je gelais, et je devais me réveiller pour foncer dans la réalité de New York et oublier, dans la chaleur acide d'un café noir, que je n'avais pas dormi de la nuit.

Mais dans cette partie de Times Square où nous nous retrouvons, vous et moi, sur cette page, j'ai le souvenir d'avoir tourné en rond beaucoup plus longtemps, presque déboussolé, le 23 novembre 2005. Je dois reprendre ce que j'ai écrit, perdre à nouveau le sens de l'orientation, et retrouver cette sensation de perte que j'avais alors subie.



Voici donc ce qui a dû se passer, en ce matin glacial, à New York. Comme il n'y avait personne sur les trottoirs, je dois en rendre compte moi-même, sans témoin, sans prétention. Je raconte une situation embarrassante où je ne réussissais pas à m'orienter. Une histoire à l'aspect loufoque, presque incroyable pour un être humain qui se croit raisonnable.

Fouetté par une envie irrépressible de déjeuner et dans l'air froid d'une ville qui semblait aussi endormie que moi, une fois arrivé à Times Square, je devais monter vers le nord, à ma gauche. J'avais raison, c'était bien le nord. Si je tourne encore à gauche, vers l'ouest, dans une des prochaines rues, j'arriverais devant l'hôtel Edison. En effet, jadis, quand je retournais

à l'hôtel Edison, venant du sud, disons par Broadway, il y avait Times Square et plus loin, mon hôtel. J'ai pris la première rue venue, la 43e. Je ne me rappelais pas l'adresse de l'hôtel, mais c'était près de Times Square, et la 43e était un bon choix.

Cependant, cloche encore quelque chose. J'oublie une série de pas que j'aurais faits, peut-être vers le sud, sans trop savoir où j'allais. À moins que j'aie pris la bonne direction, vers le nord, mais en pensant, par je ne sais quelle aberration, que j'étais de l'autre côté de Times Square.

Il se peut aussi que j'aie traversé Times Square, après être sorti de l'hôtel Carter que j'avais trouvé tout à coup sur mon chemin, dans la 43e rue, et où je ne pouvais pas ne pas jeter un coup d'oeil, parce que j'avais lu un article, quelques jours avant, sur cet hôtel bizarre, à bas prix, où l'on rencontrait les gens les plus hétéroclites, surtout la nuit à la fermeture des bars, et parce que j'espérais y trouver un restaurant des plus honnêtes et des plus discrets - j'y reviendrai d'ailleurs plus loin.

Je revois, au milieu du square, la baraque rouge de TKTS, où on achète des billets souvent à moitié prix, pour des spectacles, sans me rappeler de quel côté je passais, en face ou derrière, et j'ai continué dans la 43e rue, jusque vers la 6e avenue que j'aurais remontée, un bloc ou deux,

avant de revenir vers l'est par la 44e ou la 45e et descendre Times Square...

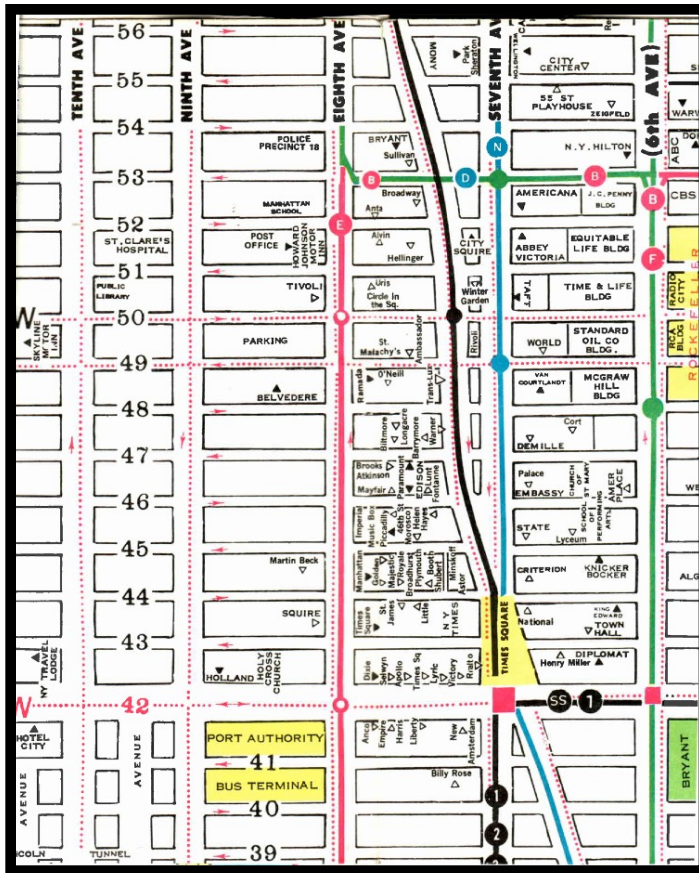
Mais pourquoi vouloir retrouver, par écrit, le labyrinthe que j'aurais parcouru, ce matin-là ? Je le savais. En refaisant ce tracé, je serai pardonné d'avoir erré à l'aveuglette, au lieu d'entrer dans un snack, sans table, n'importe où, et de commander un café, un sandwich. Je ne l'ai pas fait, parce que j'aurais mangé, debout sur le trottoir, ou près d'un comptoir, à l'étroit, avec des New Yorkais qui m'auraient parlé du froid ou de la neige, et je n'aurais pas su quoi dire, je me serais trompé dans le choix de mes mots.

Pour sortir de cet imbroglio, je m'en tiendrai à ma première version. Il est possible qu'elle soit fausse, mais elle a le mérite d'avoir été spontanée et je la crois véridique. Si vous me reprochez de rendre encore plus confuse la situation hivernale que New York connaissait de façon prématurée - on n'était qu'en novembre - , on conviendra que cette confusion témoigne, combien j'étais désorienté, après avoir passé une nuit sans sommeil dans le but futile de visiter, le même jour, trois musées.

Trois anges sont venus ce soir me donner de bien belles choses... Vous vous rappelez cet air de Noël ? Et les trois anges sont les trois musées que

je ne voulais pas visiter, avant d'avoir déjeuné. D'ailleurs, il était trop tôt.

Aucun n'ouvrait avant 9h30, et il était environ 8h15.



Dans ma première version, ici même, du thème « Times Square », je suivais un trajet à peu près identique à celui d'il y a quelques années, quand je venais de la 5e avenue et que j'arrivais à Times Square. L'hôtel était un peu plus haut, de l'autre côté, et quelques pas vers la gauche. J'ai donc traversé ce fameux Square, le 23 novembre 2005, et je me suis retrouvé dans la 43e rue, qui ne pouvait être que la rue de l'hôtel Edison, et le nord était à ma droite, le sud à gauche. Je mangerais un bon déjeuner, et j'irais prendre un bus sur Madison Avenue.

Oui, un bus, car j'ai oublié de le dire, j'avais acheté ma *MetroCard* dans une entrée du terminus, quand j'y suis retourné. J'avais étudié, il y a deux ans, un de ces distributrices automatiques, pour m'apercevoir qu'elle ne fonctionnait pas. Une dame, assez revêche à un guichet, avait daigné me vendre une MetroCard, pendant que mes questions, ou mon accent, faisaient rigoler trois ou quatre Afro-américains. Ça, je m'en souvenais.

J'aperçois donc la distributrice. D'apparence neuve. Je repère la fente où insérer la monnaie-papier, et presque en même temps je lis que j'obtiens six "voyages" pour cinq dollars. Je glisse donc un cinq dollars -

j'avais eu l'intelligence de demander des cinq et des dix dollars américains à ma banque, en prévision d'une telle éventualité. J'avais visé juste. Rien ne me paraissait plus juste après une nuit blanche, que le plaisir d'avoir la somme exacte pour acheter le droit de circuler, ne serait-ce qu'une heure, dans les bus de New York.

Mais le billet n'entrait pas; il devenait mou, à l'idée de se glisser dans cette fente noire sur une surface orangée. Le monde est redevenu complexe et inhumain. J'ai regardé s'il y avait d'autres informations qui me diraient quoi ajouter à ce que j'avais fait si brillamment. Mais rien. Avant moi, des Japonaises avaient tenté de déchiffrer le mystère, sans même sembler savoir qu'il fallait insérer un billet. Moi qui pensais leur servir de guide dans le labyrinthe du *subway*... La déception, et même la terreur dans l'âme, j'ai reculé, ou je me suis retourné, je ne sais plus. Je devrais encore m'adresser à une dame revêche pour avoir la réponse au mystère.

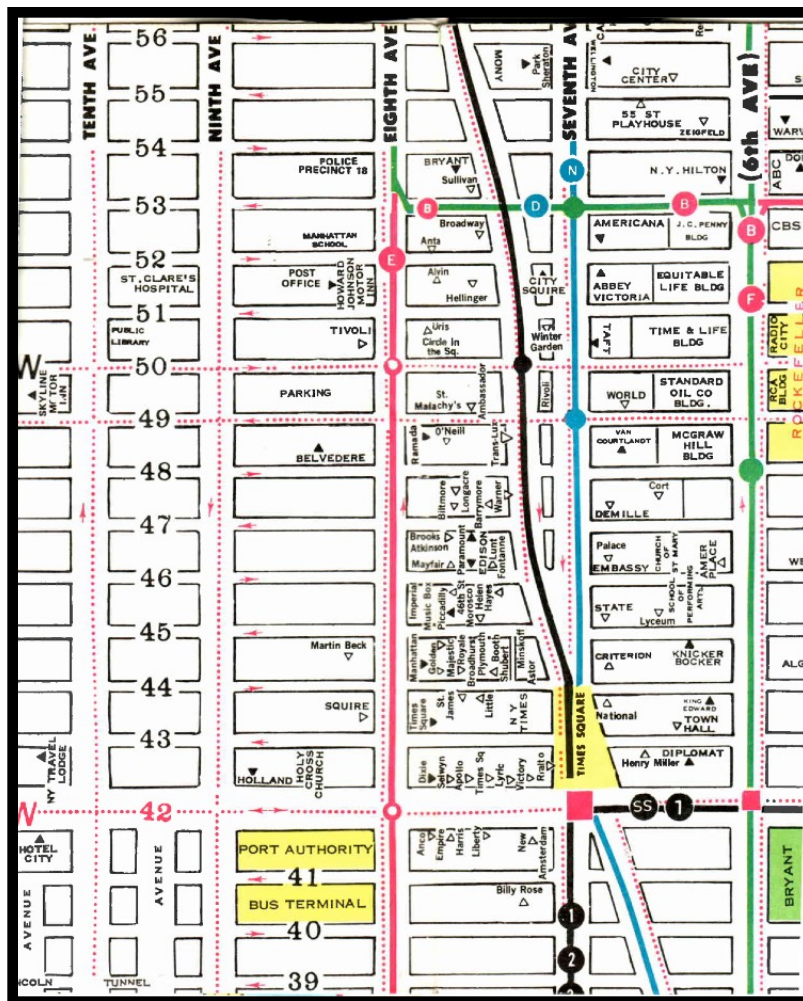
Sur les entrefaites, un Asiatique s'est avancé, tel le chevalier Roland. Il a offert ses épaules larges et son buste découpé au monstre mécanique, s'en est approché, tout près, et a touché une petite vitre bombée sous laquelle était écrit, je l'ai vérifié par la suite, quelque chose comme *Five Dollars* ou *Six Fares*. Il fallait *toucher* la distributrice, lui dire le nombre

de billets ou de trajets voulus. C'était la logique même. J'en étais à des années-lumière. Je l'ai laissé finir sa transaction et, humblement, je l'ai imité et ma MetroCard a surgi de je ne sais plus où. - Il faut se méfier de ces mots *metro* ou *metropolitan* à l'allure française, le Métropolitain venant de l'anglais *metropolitan* depuis au moins 1874... - Je n'ai pensé à rien de cela. J'étais rassuré, c'est tout. L'initiation faite, tout devient banal. Je devenais un parfait New Yorkais.

Mais je n'avais pas encore mangé. Et j'avais froid. Et je dormais debout. Et je fonçais dans la 43e rue, vers l'hôtel Edison dont je m'attendais à voir une entrée à ma gauche ou à ma droite, car il donne sur deux rues. J'ai vu l'hôtel Carter, j'y suis même entré. Et c'est ici, le sous-thème Carter dont je vous ai annoncé le retour. J'avais lu, dans le *New York Times*, un reportage du 20 novembre sur cet hôtel où on trouve une bonne chambre pour presque rien, mais la plupart du temps une chambre au-dessous de tout ce qu'on pourrait imaginer. J'ai fait le tour du hall qui m'a rappelé la salle des inscriptions dans une école de théâtre abandonnée. C'était pour me réchauffer, et pour enlever une de mes lentilles cornéennes qui me faisait pleurer depuis un bon cinq minutes. Une infime poussière

de toute la poussière de Times Square, par une bourrasque de vent soudaine, m'était entrée dans l'oeil.

Je suis ressorti, et revenu sur mes pas. Pour m'apercevoir que du côté où je croyais passer de la 43e à la 44e, je trouvais la 42e. C'était sans doute à partir de là, que j'ai remonté la 6e, l'avenue des Amériques, jusqu'à la 44e ou la 45e, pour revenir sur Times Square, redescendre vers



la 43e, traverser et remonter le square comme à l'époque où je venais de la *Fifth Avenue*. - C'était là, en vrac, une foule de thèmes tertiaires, et fugaces... - Peu à peu, j'avais remis à l'endroit dans ma tête le plan de New York et des alentours, à l'intersection de Broadway et de la 7e avenue, et j'ai décidé de monter plus haut vers le nord, en me disant que l'hôtel Edison devait être à l'autre bout de Times Square, du moins dans la façon dont je le percevais, et peu à peu, je me suis retrouvé, je me suis « reconnu ». C'est entre la 46e et la 47e que se trouvait mon hôtel.

breakfast

J'ai pris la 46e, à gauche, et je suis entré, pas tellement plus loin, par la porte arrière. Un assez long corridor; une table, avec des gens de l'hôtel, pour un voyage nolisé; et je vois enfin des toilettes mais, c'est vrai, pour y entrer, il faut la carte magnétique qui ouvre la chambre qu'on occupe. Je trouverai alors des toilettes à l'intérieur du restaurant. Mais il y a une file d'attente, au moins quinze personnes - il n'est pourtant que 8h00 ou 8h30 - , et je lis sur un panneau que l'endroit est réservé aux *patrons*. Je sors de l'hôtel par la façade principale, qui donne sur la 47e, pour entrer au

restaurant par une autre porte, mais elle était condamnée. Mon déjeuner dans un lieu chaleureux, connu, s'évanouissait.

Il me restait une solution. J'avais vu dans mes pérégrinations d'égaré un genre de self-service, au coin de la 48e et Broadway; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je pense avoir dépassé Times Square vers l'est, après l'hôtel Carter, et m'être retrouvé beaucoup plus haut, ce qui aurait entraîné mon esprit à confondre le sud et le nord de ces deux espèces de cônes renversés que forme Times Square, du moins comme je les vois actuellement sur un plan. En somme, je traînais dans les caves de ma mémoire les différentes perspectives sous lesquelles j'avais vu ou traversé Times Square, et elles surgissaient dans ma conscience à tout moment pour subvertir son exacte situation géographique.

Je ne dois pas trop m'accabler. Je n'avais pas de plan sur moi, et mes sens n'ont jamais eu assez de temps pour investir, remarquer, mémoriser les lignes, les angles, les déviations, les courbes, les obliques de cet espace légendaire. Et le matin, ces rues de New York n'ont presque rien qui accroche l'oeil, et c'était plutôt la nuit que je les avais arpentées.

J'ai retrouvé le self-service en un rien de temps, sans me demander si j'allais vers l'est ou vers l'ouest. De grandes vitrines, et il y avait du rouge

à l'intérieur, avec du jaune. Ça me faisait penser, en plus rutilant, à chez Ben's, boulevard Maisonneuve, à Montréal.

Il y faisait chaud. Et c'était un buffet. Je n'aurais rien à demander, sinon le café. Après avoir découvert où étaient les assiettes, j'ai pris des toasts, des oeufs brouillés, et je ne sais plus quoi. J'ai commandé un café noir, je suis descendu au sous-sol où il n'y avait qu'une ou deux personnes, et laissé mon plateau sur une table, pour aller aux toilettes. Quand je suis revenu, j'ai trouvé l'ambiance presque mortelle, et je suis remonté au rez-de-chaussée où il y avait au moins cinq ou six personnes. Pendant mon *breakfast*, est arrivée une vingtaine de majorettes ou de patineuses en rouge et blanc, qui venaient sans doute d'un *high school*. Je ne savais pas à quoi rimait leur accoutrement. Peut-être pour un spectacle, dans les alentours.

En sortant du restaurant, un peu *dégéné*, j'ai demandé ou dit je ne sais plus quoi au *boss boy*, qui a souri. J'ai dû parler à trois ou quatre personnes durant cette journée, mais je ne me souviens à peu près pas de ce que je leur ai dit.

madison avenue

Du moins, j'étais réveillé. Il n'était pas encore neuf heures, et j'étais à peu près sûr que je devais me diriger vers la droite dans la 48^e rue. En arrivant au coin de l'avenue des Amériques, j'ai vérifié auprès d'un Noir en uniforme que la 5^e avenue était bien dans cette direction.

Ma question était idiote, parce que l'avenue des Amériques, c'est la 6^e avenue, et venant de la 7^e qui croise et même empiète sur Broadway, je ne pouvais que me diriger vers la 5^e et prendre le bus sur Madison Avenue. Je me félicitais, imbécile, de savoir au moins que les autobus y montent vers le nord, tandis que sur la 5^e, ils descendent vers le sud. Tous ces détails me font penser aux précisions infinitésimales dans quelques pages des écrivains allemands de la DDR, qui me rendaient leur lecture rébarbative. On ne permet cela qu'aux auteurs vivant sous la férule du communisme étatique.

Mon texte serait plus drôle, s'il s'agissait de semer dans New York un assassin ou un agent de police qui m'aurait pris en filature, réussi à me suivre, mais n'aurait jamais compris pourquoi je faisais tant de va-et-vient, sans sembler avoir de destination précise. À moins qu'il n'ait cherché à

comprendre ce que signifiaient ces hésitations, ces entrées dans deux hôtels et ces sorties aussi subites. Il aurait eu un réseau de correspondants qui devaient à la seconde près trouver le numéro de la rue ou de l'avenue où je serais susceptible, d'après leurs indices, de prendre un colis ou de déposer ce que j'avais sur moi, dans mon estomac ou dans mes intestins, cette chose ou matière qu'ils soupçonnaient d'être de la drogue, mais qu'ils n'avaient pas encore vue et ne pouvaient donc relier à une seule piste, mais à une infinité de possibilités qui commençaient à grever leur personnel par ce froid glacial qui frappait New York, en ce 23 novembre 2005. Dans la toute première version, j'avais écrit par mégarde, 2055. Combien ce texte prendrait une tout autre couleur, si l'action se passait en 2055! Le roman d'un futur sans avenir. Mais, la vérité, c'est la vérité. Même si mes lecteurs s'avéraient incapables de lire un plan de Gotham City.

un jour, à montréal

Je vous raconterai un jour, qu'un homme, dans un petit marché de fruits et légumes, s'est dirigé vers moi comme s'il était pressé et, allant passer à mon côté sans même me voir, s'arrêta, prit en un clin d'oeil, pour le tâter, un sac de plastique rouge replié deux fois dans le sens de la

longueur, où j'avais glissé un journal plié en deux ou en trois, et il me l'a redonné ou plutôt glissé dans la main, car il ne me l'avait pas arraché, en me disant qu'il faisait sa job.

je prends l'autobus

Tout ce tissu de réflexions paranoïaques ne m'inquiétait pas pour la peine. Je ne les pensais pas, je les subissais, sans le savoir, à cause de ce billet d'autocar où l'on avait prévu, sans me prévenir, que je m'arrêterais à Albany, dans ses cours de justice, dans ses geôles, qui sait ? Mais ces préoccupations étaient le plus souvent enfouies sous les souterrains des rues de New York où j'avançais avec ma MetroCard. En surface, tout était en règle. Je verrais l'exposition Fra Angelico dans quelques minutes.

Par deux fois, j'ai attendu au mauvais endroit un bus qui ne devait pas s'y arrêter. Il me passait au nez. Je lisais *No standing* sur des panneaux, et je n'osais trop rester debout, là ou près de là... Où devais-je attendre un bus sur l'avenue Madison? J'ai décidé de marcher. Quand je verrais plusieurs personnes attendre à un même endroit, je m'enfournerais avec eux dans un M3 ou un M4, si j'avais bien lu les indications, pour descendre entre la 81e et la 85e rue.

Je ne sais comment j'ai fait. Un autobus s'est arrêté pour moi tout seul. Sauf la carte que je n'ai pas glissée du premier coup dans sa fente gourmande, tout s'est bien passé et pour prolonger le plaisir de voyager en autobus, j'ai préféré descendre à la 85e rue que par la suite j'ai longée vers l'ouest, dans mon plan virtuel de la ville, jusqu'à la 5e avenue où j'ai aperçu des groupes d'étudiants dans une file, en haut des marches du musée. Il n'était pas encore 9h30. Je suis resté quelques minutes dans un rayon de soleil pour y prendre un peu de chaleur. Je ne dormais pas, mais je savais que je n'avais pas assez dormi.

fra angelico

J'ai payé mon billet d'entrée à 9h39. On m'a dirigé vers l'arbre de Noël, que je revois toujours avec émotion, en me souvenant aussi d'un ami - qui ne l'est plus - qui en exagérait les merveilles au point de le faire disparaître sous son ébahissement de *connoisseur*. L'exposition se tenait plus loin, dans la rotonde. Je ne suis pas un passionné de Fra Angelico, mais j'ai pu vérifier les dires d'un ou deux critiques, ce qui est déjà source de plaisir, même si ce sentiment et même, en partie, cette sensation restent difficiles à cerner. Dans mon for intérieur, je me suis contenté de

découvrir, sans essayer à me dire pourquoi, que la fraîcheur de ses couleurs, ses bleus, ses rouges, ses jaunes, et quelques autres, démentent l'ancienneté de ses oeuvres, et que me ravissait l'air presque ennuyé de ses anges dans leurs processions et leur participation *obligata* aux portraits de groupes autour de Dieu et ses saints, comme s'ils voulaient signaler à un *cérémoniaire* hors-cadre qu'ils voulaient bien se plier aux usages de la cour céleste, que c'était leur travail et le sien de faire ces simagrées, mais qu'ils n'y croyaient plus, qu'ils s'y soumettaient pour faire plaisir - c'est le thème du plaisir - au peuple, aux peintres, aux seigneurs de l'église et aux fantaisies du Saint-Esprit. Mais si on savait comme on s'ennuie à la Manicouagan, disait la chanson. Vous vous souvenez ?

À 10h30, j'en avais fini avec Fra Angelico. Je suis monté voir les dessins de Van Gogh, une autre exposition temporaire. J'en ai vu la majorité dans les musées hollandais, aux temps jadis, et je n'avais pas la tête à me refaire un esprit Van Gogh, dont je suis pourtant, comme tout le monde, un incondtionnel, depuis que je l'ai découvert, avec Soutine, au musée des Beaux-Arts de Montréal en 1958 ou 59, tout en regrettant d'imposer à mes lecteurs d'outremer, ces apartés régionalistes. Ce mercredi de novembre, je voulais du neuf, ou de l'ancien jamais vu, comme les couleurs et les anges de Fra Angelico.

un jeune de l'autocar et déambulations

Je suis descendu au rez-de-chaussée. J'ai demandé à quelle heure ouvrait la cafétéria. À 11h30. J'avais encore du temps à moi. Je suis retourné contempler le si merveilleux et si magnifique sapin de Noël, et j'ai fait une excursion du côté de la Renaissance, et même dans les ailes consacrées au mobilier américain, quand près d'une cour entourée de colonnes et d'une balustrade, j'ai cru reconnaître un des jeunes hommes assis à ma hauteur, de l'autre côté de l'allée, dans l'autobus Greyhound. Il n'avait plus sa casquette, mais c'étaient ses jeans. Il n'avait pas l'allure ni les façons d'un visiteur de musée, mais on finit toujours, quand on visite une grande ville étrangère, par retrouver quelqu'un qu'on a aperçu dans le train, l'autobus ou l'avion.

J'aurais aimé qu'il me reconnaisse. J'aurais eu de la compagnie durant mon dîner. Mais il avait l'air préoccupé. S'il avait été quelque célébrité, il m'aurait donné l'impression de ne pas vouloir être reconnu. Il était sans doute un garçon sérieux, qui commençait une thèse en histoire de l'art. À moins qu'il ne travaillait au musée, et qu'il était allé à Montréal en touriste, ou dans un congrès. J'arrête ces sottises. Elles n'ont même pas traversé mon esprit. J'ai cru le reconnaître et lui, il a gardé la tête baissée,

ou tournée de trois quart, dans la direction opposée, en traversant cette cour de palais comme on le faisait du temps de la Renaissance. S'il m'avait reconnu, il était hors de question qu'il me dévisage. Il m'avait assez vu, comme on dit. À moins qu'il n'en ait reçu l'ordre.

Pour être honnête et précis, j'avoue que j'étais venu dans ces parages, avant de monter voir les dessins de Van Gogh. Histoire de vérifier les heures d'ouverture du petit café qui donne sur le parc. Aucune table n'était libre. J'avais jeté un oeil sur cette cour Renaissance et plus haut, sur sa balustrade. Si on m'avait suivi, on a pu croire que je cherchais quelqu'un ou repérais le meilleur endroit pour donner un rendez-vous, que sais-je ? Je ne faisais rien de tout cela, mais ne fait-on pas de drôles de parcours dans un musée. Heureusement, se dit-on, qu'on n'y connaît personne, sinon on passerait pour un agité du bocal. Et heureusement, me disais-je encore - à moins qu'en écrivant je m'imagine y avoir pensé -, je n'avais pas demandé au même gardien par deux fois vers quelle heure ouvraient les portes de la cafétéria. Le deuxième m'a paru plus âgé, plus souriant, comme s'il voulait me rassurer.

Vers 11h15, je suis redescendu au sous-sol par un escalier qui se trouve non loin du kiosque où on vendait le catalogue de l'exposition Fra Angelico, et des reproductions. J'avais demandé, avant mes

déambulations, combien coûtait une boîte de cartes pour Noël, et si la même oeuvre, des visages d'anges, se retrouvait sur toutes les cartes. C'était le cas, ce qui m'avait déçu. Mais ce qui m'avait dissuadé pour de bon d'en acheter, c'était que je ne me voyais pas avec mon petit sac du Metropolitan Museum dans les rues de New York et encore moins, aux douanes, le déposer à la vue des passagers du car sur ces genres de tréteaux où il faut laisser ses bagages. J'aimais mieux rester sans bagages. Une idée qui s'est avérée lourde de conséquences, et même idiote, sinon loufoque.

contrefaçons du passé et cafétéria

Trois ou quatre personnes attendaient aux portes de la cafétéria, et des familles, des couples sont arrivés les uns après les autres. Pourquoi a-t-on aménagé la cafétéria au sous-sol ? Jadis au rez-de-chaussée, à gauche du hall d'entrée, après les marbres romains ou hellénistiques, ses tables étaient disposées autour d'une grande pièce d'eau rectangulaire, parsemée de jets d'eau et de magnifiques bronzes, des adolescents nus que j'ai toujours crus de la basse antiquité, à moins qu'ils ne fussent des copies de la Renaissance - je ne lis jamais les plaques, au bas des oeuvres ou quelque part, où on les cherche en vain -. Je n'ai pas sous la main un

ancien guide du musée, mais c'est mieux ainsi. Imaginez le flot d'informations qui s'ajouteraient aux détails inutiles. De quoi donner la nausée! Mais à nouveau désorienté, je dois faire amende honorable, et donner deux détails, sinon trois. J'ai appris, aujourd'hui, lundi, le 30 janvier 2017, par internet, que les bronzes, une quinzaine, formaient *la Fontaine des Muses* (1949), de Carl Milles, un sculpteur suédois, qu'elle a été vendue, en 1982, aux Brookgreen Gardens, en Caroline du sud, et de plus, qu'une question d'espace trop réduit pour les cuisines imposait de d'aller cacher la cafétéria au sous-sol. Un point, c'est tout. Au contraire du petit café qui, lui, donne sur le parc.

Lors de mon précédent voyage à New York, durant l'automne 2003, j'y étais entré, mais devant l'imbroglio créé par des files à presque tous les comptoirs, que ce soit celui des salades, des potages ou des différentes sortes de pain, je ne m'y retrouvais pas. Les autres restaurants du musée étaient bondés, j'aurais dû attendre plus de trente minutes avant d'y trouver une place, et encore, à des tables déjà occupées. J'avais alors fui la foule, les conversations possibles qui me rendaient mal à l'aise à l'avance et surtout le brouhaha et le laisser-aller de ces endroits décontractés où mieux vaut être à plusieurs pour y faire, au moins dans quelque périmètre aussi étroit qu'il soit, sa propre loi et ne pas trop subir celle des autres, qui

se montrent si heureux d'être ensemble et se demandent, d'un coup d'oeil, ce qu'il fait là, le pauvre homme, au fond ou au bout de la table. Il a l'air civilisé, mais on s'en serait passé et ce midi-là, en 2003, dans un restaurant de Central Park au milieu de vieilles dames baguées et de vieux messieurs cravatés, j'avais dîné, à peu près heureux, même si comme tout étranger, solitaire et sans qualité, j'avais été implacablement relégué à une table du fond, contre un mur tapissé. Je faisais tapisserie.

Tout au contraire, ce mercredi 23 novembre 2005, j'étais à l'aise. J'ai trouvé ce qu'il me fallait parmi cette abondance, et même une table libre que j'étais prêt à partager avec qui l'aurait voulu. Et c'était bon. Et je n'ai remarqué personne que j'aurais vu ou cru apercevoir ailleurs. Le calme commençait à régner dans mon esprit.

russia!

Mais ce dîner, déjeuner ou lunch, fut rapide. À peine une heure plus tard, à 12h21, je prenais mon billet au Guggenheim qui est à moins de 15 minutes de marche, ou peut-être plus, si au Metropolitan on devait remonter du sous-sol, repasser dans le grand hall des sculptures du Moyen-Âge, où se trouvait l'arbre de Noël, jeter un oeil aux cartes dans la

boutique du musée, redire encore non à cet achat encombrant et prendre sa veste de cuir au vestiaire, avant de quitter les lieux.

Je n'ai pas grande envie d'écrire sur l'exposition *Russia!* où d'ailleurs, entorse à mes habitudes de New Yorkais, il fallait monter le déambulatoire en spirale du Guggenheim, au lieu de le descendre comme il me souvenait l'avoir fait jadis. Intéressants, ces tableaux, pour l'histoire de la Russie, mais rien, ou presque rien, qui aurait amélioré ce que j'appellerais, faute de mieux, ma respiration intellectuelle ou émotive. Je me sentais devant les isbas de la peinture. J'avais l'impression que ces tableaux prenaient l'air pour la première fois. Ils avaient apporté dans leur sillage ou même gardé autour de leur cadre, de vieilles draperies, des oripeaux sanglants, des années et des années de résistance, de hargne, de paranoïa et d'asservissement sadique.

On vous a dit ou vous avez lu qu'une toile blanchâtre était couverte d'yeux rouges ou rougis qui l'envahissaient comme des cancrelats; qu'une autre, magnifique, représentait un pape avec ses ornements, entouré d'enfants de chœur, bénissant dans un champ immense, couvert de neige, les cadavres des soldats tombés sous le feu de l'ennemi, et qu'on y découvrait peu à peu à travers les sillons et sous les renflements de la neige les foins, les herbes sèches de ce grand champ qu'on n'avait pas eu

le temps de labourer avant l'invasion. C'est exact. Je n'ai rien à dire de plus.

trois individus louches vs un coup d'oeil au *Moma*

À 13h47, une heure et demie plus tard, on me remettait mon billet d'entrée au Museum of Modern Art. J'avais descendu en autobus la 5e avenue, de la 86e à la 53e rue. Un couple de gens assez âgés m'a regardé avec une drôle d'insistance, discrète, mais réelle à mon avis, même si vous le respectez de moins en moins, mon avis, surtout quand j'ajouterai qu'un troisième personnage, sans doute un antiquaire amateur de ballets classiques, s'est tourné vers moi, assis sur la banquette du fond, d'un air assez interrogateur pour que je m'interroge à mon tour sur sa présence dans cet autobus. Je l'aurais trouvé plus crédible, si je l'avais vu en taxi ou dans sa propre voiture, quoique dans la 5e avenue il vaille mieux, sans doute, prendre l'autobus. Je devais leur faire penser à un autre antiquaire sur le retour ou à l'ex-ami ou amant de leur fils décédé, et pas du tout à un individu louche qu'ils devaient filer à travers Manhattan pour découvrir ce qu'il venait faire à New York durant à peine vingt-quatre heures, avec sa manie de ne pas rester en place depuis huit heures, ce matin. Dire que s'il n'avait pas fait si froid, malgré le soleil, nous aurions tous marché, sans se

voir, ni se regarder, ni s'étudier. Mais ils m'auraient suivi à quelques pas, et je n'aurais rien soupçonné, rien découvert, rien su.

Dans l'autobus, durant la nuit, je m'étais persuadé de ne jeter qu'un coup d'oeil sur le nouveau MOMA et j'étais trop fatigué, l'après-midi, pour le parcourir en entier, et je manquais de courage. J'avais lu des critiques, depuis son inauguration en novembre 2004, dans plusieurs journaux et magazines comme le *New York Times*, le *New York Review of Books*, le *Nouvel Observateur*, le *Devoir* et peut-être le *London Review of Books* ou le *Times Literary Supplement*. De l'esbroufe que tout cela, direz-vous. Vous avez raison. D'autant plus que, si j'en avais retenu qu'il s'agissait d'une restauration majeure, qui transformait de façon radicale la présentation des collections, et que l'espace, surtout en hauteur, et la lumière y avaient la prédominance, je continuais, un an plus tard, à croire que la réouverture avait eu lieu deux ou trois mois auparavant. C'est dire le peu de sérieux et l'attention plus que distraite avec lesquels j'avais lu ces articles. Mais je voulais le voir, ce musée, et si le 23 novembre 2005 n'était pas la journée idéale pour y faire une visite sérieuse, je me disais que j'y reviendrais lors d'un séjour de deux ou trois nuits à l'hôtel où je pourrais dormir, faire la sieste entre deux expositions - c'est plus fatigant qu'on ne le croit transformer, illuminer sa vie en contemplant des huiles,

des gouaches, des pastels et des coups de crayon sur des toiles ou des panneaux de bois -, et incruster dans mon esprit, du moins pour quelques jours, les principaux quadrilatères et les grands axes nord-sud de Manhattan.

museum - modern - art

Je fus réveillé pour de bon. L'ambiance, je dirais aérodynamique, de ce musée, la façon dont on y a ménagé des surprises et marié les collections permanentes avec les expositions temporaires, et je ne sais trop quoi encore, m'ont happé à tel point que j'y suis resté durant plus d'une heure, ce qui est un record dans mon cas.

Me faudrait-il énumérer les toiles que j'avais le plaisir de revoir dans un tout autre environnement, plus resserré, plus délimité quelquefois, mais la plupart du temps, comme un clin d'oeil au passé, un éclair dans un jour gris. Je me promenais dans ces salles, je passais sur ces paliers, j'avançais sur ces jetées surplombant un espace immatériel, comme un appel d'air qui montait d'en bas, à travers la hauteur du hall d'entrée ou d'une cour intérieure.

J'ai regardé, ici en écrivant, le plan du musée sur papier et la configuration de ce qu'on appelle l'atrium, mais les murs et leurs fenêtres,

ces ouvertures qui donnent un vertige jouissif quand on s'en approche, m'apparaissaient, le 23 novembre 2005, comme les évanescences d'une structure physique dont les tableaux étaient aussi des morceaux. Non, ce terme est à proscrire. Les tableaux formaient des cubes de couleur qui bientôt se détachaient de leur univers, pour se promener dans mes champs de vision, multiples parce que lestés des composantes des autres cubes s'arrachant de leur gangue volatile. D'autres fois, ils édifiaient des fenêtres aveugles au jour, composées de flamboyances, sinon de regards jeunes, vifs, électrisant qui ne songeaient ni à la date de leur naissance, ni à l'identité de leur auteur, ni à leur signification dans l'histoire de l'art. Ils m'invitaient, sans la bondieuserie sublimée de Fra Angelico, à contempler des objets qui, disparaissant en tant que volumes palpables, devenaient la matérialisation d'une conjonction, à la fois explosive et retenue, de choses vues et revues, réfléchies, et perverses, et converties, se fusionnant à des regards, des mouvements de mains et de pinceaux qui à leur tour prouvaient que l'esprit rejette les lois de la gravitation en se promenant, pour s'arrêter, plus ou moins longtemps, sur des parois qui avaient disparu...

J'arrête le délire. À moins que je récrive ce que j'aurais lu quelque part exprimé d'une autre façon, plus simple.

le dérèglement de tous les sens

Je suis sorti du musée, heureux, content de ma journée. Cette visite, que je craignais d'être des plus ennuyeuses à cause de ma fatigue, avait été la plus riche et la plus suave à cause surtout, j'allais l'oublier, de l'oeuvre de Janet Cardiff, une installation de 40 enceintes diffusant sur autant de pistes l'enregistrement du motet *Spem in alium* de Thomas Tallis. Une extase, un bonheur.

Deux jeunes filles, petites, et même rondelettes, se pressaient l'une contre l'autre, couchées sur un banc au milieu des 40 petits haut-parleurs, installés sur de hauts trépieds. À un moment, un jeune homme, au corps de danseur, s'est assis près d'elles et les a regardés d'un air réprobateur que démentait sa beauté physique. Il m'a aussi regardé le regardant. J'ai soutenu son regard en souriant un peu, me demandant s'il me reprochait d'avoir regardé, moi, sans honte, ces jeunes filles qui semblaient s'accorder à la musique du motet, ou s'il me soupçonnait d'être un des ces vieux messieurs qui hantent les musées, en espérant que leurs yeux se réfléchissent dans d'autres yeux, qui soient possesseurs et guides de chairs admirables qui se trouvent par hasard sur les chemins et les tapis roulants et allusifs des oeuvres picturales. À moins qu'il n'ait voulu me reprocher

de lui faire perdre son temps, de ne pas comprendre ce qu'il voulait devant l'expression de cette sensualité féminine débridée, parmi ces sons presque orgasmiques, tout près de ces avalanches et de ces assomptions de formes et de couleurs. Je l'avais vu deux ou trois minutes avant, dans une autre salle, et j'avais cru qu'il accompagnait une jeune femme. Nos regards, alors, ne s'étaient pas croisés. Pourquoi, maintenant, me regardait-il, seul, sans elle ? L'avait-elle semé ou devait-elle, de son côté, veiller à ce que le peuple ne subisse, par osmose, le *long, immense et raisonné* dérèglement *de tous les sens* qui, depuis l'homme des cavernes, gouverne les mondes créés par les humains ? Ce dérèglement, que d'opprobres on lui fait subir ! Il ne cherche qu'à oublier ou abolir une *règle*, la remplacer par une autre, plus durable, avec un plus grand champ d'application, et de plus, elle doit être *raisonnée*. Montaigne attachait beaucoup d'importance aux sens, maîtres de notre jugement, de nos connaissances et souvent de notre discours, et le jeune Rimbaud, qui devait savoir son Montaigne, voulait marcher sur l'empire des sens, leur faire connaître d'autres terres, d'autres mers, d'autres continents.

Cependant, se pourrait-il que son visage dur, un visage de policier qui m'apparut à travers sa beauté tout à coup, démentait son physique de

danseur et dénonçait sa vraie nature, celle de ces *corbeaux* incitant les criminels à commettre des crimes qui n'effleuraient pas leur esprit ?

les coffres de l'oubli

Le grand criminel que j'aurais été, n'avait que faire des jeunes filles en fleur. Il avait oublié l'imposteur, et n'a pu s'empêcher, quelques minutes plus tard, de dire à une dame, assise derrière une table où se trouvaient des plans du MOMA en différentes langues, combien il aimait le musée, son espace, sa lumière. Malgré les réserves de quelques critiques qui avaient questionné l'accrochage, ai-je ajouté d'un air de connaisseur. Certains tableaux n'auraient plus une place aussi importante qu'auparavant, et on avait aussi regretté l'abandon d'une disposition plus chronologique des oeuvres, au profit de rapprochements plus provocants. Elle a paru étonnée. Selon elle, les réactions avaient été très bonnes. Je voulais lui exprimer mon contentement, et j'avais jeté une ombre sur le sien. C'est pourquoi, sans doute, je voyage seul. Je n'en ai pas moins redescendu les escaliers du musée d'art moderne, un peu comme sur un nuage.

J'ai repris ma veste de cuir au vestiaire, et je suis sorti dans la 53e rue. À partir de là, jusqu'au moment où, vers 15h30, à l'intersection de la 40e

rue et de la 8e avenue, j'ai aperçu le *Bus Terminal*, je n'arrive pas à revoir ou à imaginer mon parcours. J'ai pu descendre la 5e avenue jusqu'à la 40e rue, mais je crois que vers la 47e ou 46e, j'ai plutôt bifurqué vers l'ouest pour me rendre jusqu'à la 7e avenue et la descendre jusqu'à Times Square, toujours lui, que j'aurais traversé, pour arriver à la 40e.

Cette difficulté à me rappeler ce parcours, et même cet oubli presque total de ce que j'aurais vu ou ressenti durant ce retour à mon point de départ, ne laisse de me troubler, de m'agacer et même de m'enrager presque jusqu'à la nausée. Pourquoi ne me souvenir de rien ? Pourquoi ne pas avoir écrit ce texte dès le lendemain de mon arrivée, au lieu de le commencer, presque deux mois plus tard, le 5 janvier 2006 ? Je sais bien que je voulais terminer d'incessantes révisions de mon prochain recueil, mais j'aurais pu tout aussi bien jeter des notes sur le papier, mais non, je m'étais persuadé que cette journée avait été si intense que ma mémoire en garderait le souvenir intact pendant plusieurs mois.

Et pourquoi s'acharner à suivre ou retracer ses pas dans ce qui apparaît sur un plan de la ville comme une grille si claire, si ordonnée, si systématique qu'on ne pourrait s'y perdre ? Dans sa tête, c'était une débâcle de coins de rues, de numéros, de plaques de neige sur les trottoirs; des échafaudages bloquaient le passage d'un côté et forçaient les passants

à passer de l'autre; un déroulement obsédant de Times Square qui n'avait plus rien d'un carré, mais s'allongeait, se rétrécissait, se mirait dans lui-même, se renversait tête-bêche, faisait du tête à queue, indiquait à la fois le nord et le sud et pouvait même envahir des rues ou des avenues qu'on ne voyait pas, parce que Times Square s'y imprimait, s'y superposait ou s'y juxtaposait, pour aussitôt se renverser et faire disparaître tous ses repères.

Je n'aurais donc rien à dire ? Ma vie ne serait qu'une marche le long des rues, autour d'immeubles groupés en carrés, en rectangles, en losanges.

Il faut peut-être s'incruster le plus possible, non pas dans le sol ou le ciment, comme on dit les pieds dans le ciment, mais dans les tranchées, les perspectives, les couloirs inventés par l'homme pour contrebalancer les effets créés, du moins dans ma tête, par la vitesse avec laquelle la terre est entraînée, tout comme par cette attraction du soleil que je dois subir tout aussi bien que la terre où je me tiens en équilibre.

Une transition aurait sans doute été indiquée, bienvenue, entre le labyrinthe de New York et cette jolie mention, n'est-ce pas, de l'attraction terrestre, mais je ne saurais comment me rétracter, comment faire mieux. D'ailleurs, je ne veux rien en faire. La hardiesse du hiatus était écrite dans les astres, depuis ma naissance. C'est dire l'état de confusion qui m'habite

quand je sors des rues de New York. C'est cela, sortir du sujet : devenir un objet sans gravité.

l'europan

Il faut reprendre pied, et rentrer dans le terminus pour vérifier à quel étage, à quel quai ou *track* partait le car de 17h30 pour Montréal. Sur les téléviseurs annonçant les départs et les arrivées, rien au-delà de 17h00 pour le moment. J'ai cherché en vain des toilettes au rez-de-chaussée et à l'étage plus haut. Je devais ressortir et entrer dans un café ou un restaurant.

J'ai traversé la 8e avenue, vers l'ouest, et la 42e rue, vers le nord. Je suis passé devant un café qui m'a rappelé les *Second Cup* ou les *Café Dépôt* de Montréal : j'étais en terrain connu. Il s'appelait *Europian*. J'avais lu *European*. Non, c'était *Europian*. Un morceau de gâteau, du thé, les toilettes, et je me suis assis pendant 15 à 20 minutes. Je regardais la 8e avenue. J'ai entendu des bribes de conversation derrière moi, aux tables qui longeaient le mur à ma droite. L'une se faisait en français, mais je n'en étais pas sûr. Près de la façade vitrée, toujours à ma droite, un homme seul avait un regard triste, et quelquefois scrutateur, sinon accusateur. Un jeune homme est venu lui parler. Il est reparti aussitôt. L'homme, assez âgé, s'est

levé quelques minutes plus tard et il est sorti. Il se passait, s'était passé ou se passerait quelque chose entre eux, mais plutôt autour d'eux, je crois.

Je fabulais, bien sûr, et vous en êtes assurés, car vous trouvez de l'intérêt aux fabulations des autres, et on ne s'intéresse, en général, qu'à l'imagination forte, sinon délirante, d'un auteur. Les faits vrais ne sont d'aucun intérêt, comme le serait de préciser que le café *Europan* fait partie d'une chaîne de cinq établissements, the *Bread Factory Café*. Les citoyens de New York, selon les secteurs où ils habitent, peuvent envoyer leurs commandes, par internet, à l'un ou l'autre de ces cafés. Et je prends le temps qui nous reste à l'*Europan*, pour faire état d'une découverte au centre d'information de ma *Writing Industry*, quand j'ai vérifié l'heure exacte de mon départ, sur un petit horaire jaune des deux compagnies d'autobus. Ce feuillet indiquait un départ à 17h30, mais il était assuré par Greyhound Lines Inc. et non par Adirondack Trailways. Pourtant, je monterai tout à l'heure dans un car des Adirondack Trailways...

Ici, à votre grande confusion, je dois anticiper sur le déroulement des événements, tout en étant fidèle à celui du *work in progress*.

Faudrait-il s'interroger sur ce troc, cette permutation de transporteurs routiers ? L'affluence à la veille du *Thanksgiving Day*, en plus du froid et de la neige, inhabituels à cette période de l'année, ont pu obliger les

compagnies d'autobus à se prêter main forte, s'entraider. Il se peut que deux autocars partent à la même heure pour Montréal, à la fin de cet après-midi. De toute façon, aucun n'était annoncé sur les écrans, et je devrai demander à une dame en uniforme le numéro du quai d'où partirait mon autobus.

Il y a aussi une collaboration renforcée entre les compagnies de transport et les services de police, quand il s'agit de prendre sur le fait des rêveurs, des naïfs, des voyageurs pressés d'arriver à New York et d'en repartir aussitôt arrivés.

edward hopper - david hockney - robert pinget

Il devait être 16h30, quand je suis sorti du café. Il me restait une heure, toute une heure à passer. Vous vous doutez de ce que j'ai fait. Par la 8e avenue, j'ai descendu jusqu'à la 40e. Je voulais jeter un oeil sur un restaurant que j'avais aperçu le matin même, de la fenêtre de l'autocar, juste avant d'entrer dans les dédales souterrains du terminus. Il m'avait paru le lieu idéal pour déjeuner, mais mon obsession de trouver une distributrice automatique pour la MetroCard l'avait renvoyé aux oubliettes. Je l'ai repéré dans la 42e. Il ressemblait à ces snack-bars sur les

toiles d'Edward Hopper ou de cet Anglais dont le nom m'échappe - je l'ai retrouvé dans le magazine, *le Point*, du 5 janvier 2006, il s'agissait de David Hockney, mais il n'a jamais peint de snack-bar... -. Donc, Hopper, et je dois être précis. Il fait un coin de rue. Il est rectangulaire. Sa plus longue façade vitrée, à mi-hauteur du mur, longe la 42e qui est en pente à cet endroit et le côté plus étroit, où se trouve la porte d'entrée, donne sur la 9e avenue. J'y ai vu des banquettes en *cuirette* rouge qui dos à dos donnent sur deux tables collées, juxtaposées l'une à l'autre. Il y en avait le long des fenêtres et le centre de cet espace assez grand était occupé par une autre rangée de tables et de banquettes, bordées par un autre couloir et le mur du fond. Deux serveurs en pantalon noir et chemise blanche se parlaient dans une des allées, l'un près de l'autre, comme s'ils commentaient l'action présente ou à venir, et ils me regardaient passer en semblant se demander si je m'arrêterais pour entrer. Évidemment, ils ne savaient pas que j'avais déjà pris un café et du gâteau, ou un genre de muffin, à l'*Europian*, mais j'aurais pu avoir l'intention de boire un autre café ou un coke, en y attendant quelqu'un. Je suis sûr que l'endroit aurait été agréable pour y donner rendez-vous ou tout simplement ne rien faire, lire un journal, avoir l'air de prendre des notes ou de vouloir prendre des notes, si on n'avait pas songé à apporter du papier, un calepin, un bloc-

notes, un *notepad*. Ils craignaient aussi que je m'y arrête; il n'y avait aucun client; ils allaient fermer dans quelques minutes. Mais ils pouvaient aussi se dire que la fin de leur après-midi aurait une autre allure. Quelque chose se passerait.

J'ai pensé à Robert Pinget, en relisant le précédent paragraphe. Il l'aurait écrit d'une autre façon, et on aurait accepté son manuscrit.

Je suis un fumiste. Ces *waiters* attendaient quelqu'un, un nouveau serveur qu'il leur faudrait superviser, et ils croyaient que c'était moi, le grand escogriffe, qui arrivait Dieu sait d'où et qui à leur grande surprise décidait de ne pas entrer, de passer tout droit et de se diriger, dans la 9^e avenue, vers la 39^e que j'ai montée, un peu plus loin, à leur insu. J'étais dans une rue du *Fashion Center* ou *Fashion Mile*, pas fashionable pour un sou, où les gens, oubliés par le passage du temps, travaillent comme on a toujours travaillé, lentement, sans penser qu'il y a autre chose à faire dans la vie, tout en craignant de perdre leur job. Je me retrouvais, sans me le dire à ce moment, dans les années 50, celles de mon adolescence, où l'on allait vers l'avenir, où l'on pouvait rêver de devenir comédien ou écrivain, faute d'être comédien, et où l'on trouvait normal, après avoir passé sa vie à faire le tour des deux ponts dans un village des Laurentides qui était

traversé par une rivière, de faire le tour de deux ou trois avenues de New York en passant par la 39e et la 40e rue, sans oublier un détour par la 42e.

Il était cinq heures. J'entrais dans le terminus d'autobus par la 8e avenue. En traversant la 40e rue, j'avais croisé un grand jeune homme, très mince, les cheveux teints, sans doute, le visage encore beau, mais chargé d'expériences, qui ne m'a même pas jeté un oeil mais, je le savais, qui passait devant moi en vitesse de croisière, pour que je le suive, et curieusement j'étais persuadé qu'il travaillait pour la police. Il y a toujours de ces grands garçons dans des vêtements serrés, qui font anciens danseurs et qui passent en coup de vent autour des gares au centre des grandes villes. Je ne sais pas ce qu'ils font, et de toute façon, j'ai toujours un train ou un autobus à prendre.

l'embarquement du suspect

Par la dame en uniforme, je connaissais le numéro du quai d'embarquement. J'ai montré mon billet à un des deux hommes en casquette. Ils circulaient d'une file à l'autre ou d'un groupe de voyageurs à l'autre et vérifiaient sans doute, si on ne faisait pas fausse route à vouloir passer, avant de descendre vers les quais, dans le secteur de la gare qu'ils contrôlaient. J'aurais pu ne pas leur tendre. Ils m'ont eu l'air de ne pas

l'avoir regardé. J'aurais pu aller n'importe où, et ils m'auraient laissé passer. Je me suis pris pour un autre, quelqu'un qui avait partout ses entrées. Que voulez-vous! Je n'avais pas dormi de la nuit, et je rêvais tout éveillé.

En descendant par un escalier mobile, je me suis rendu compte que les toilettes de la gare et les salles d'attente se trouvaient à ce niveau. Je le saurais pour une prochaine fois.

Par le bouche à oreille on apprenait que la file était bien celle pour Montréal. Elle était aussi sinueuse qu'un serpent. On ne savait trop si c'était la file pour Montréal ou celle pour Albany, qui à un moment était à ma droite. Pourtant, un peu plus tard, un homme s'est enquis de la file pour la capitale et on lui a répondu que c'était celle où je me trouvais. J'ai eu l'envie de le détromper, mais je me suis dit qu'il finirait par s'en apercevoir, quand on ferait l'appel ou quelque chose du genre.

J'attendais donc assez patiemment et...

J'ai le temps de faire un rectificatif. Aujourd'hui, le 7 janvier 2006 - c'était durant le *proto-tapuscrit* -, j'ai voulu vérifier sur la toile si le trajet fait par les autobus Greyhound était le même que celui suivi par les Adirondack Trailways. Je n'ai pu le trouver. Mais j'ai découvert que les autobus Greyhound n'y annonçaient aucun départ de New York pour

Montréal à 17h30. Nouvel horaire, ou erreur d'impression sur le petit feuillet jaune ? Peu importe, mais cela m'a peiné de devoir abandonner mes savantes déductions, à l'*Européen*, sur le changement de compagnie qui aurait eu lieu, le 23 novembre 2005. L'après-midi même, je suis passé à la Station centrale, rue Berri, et on m'a dit qu'il s'agissait d'une erreur d'impression. Il ne me reste donc qu'à revenir dans la file d'attente, en 2005.

J'étais à peine arrivé dans cette queue sinueuse qu'une jeune dame d'environ 25 ou 30 ans s'est amenée, venant - notez-le bien - des portes qui donnaient sur les quais, comme si elles sortaient des coulisses de l'action, n'ayant pas descendu les escaliers mobiles comme tout le monde. Elle m'a demandé si c'était la file pour Montréal. Oui, ai-je dit. Oh! merci, a-t-elle dit, enfin, j'ai trouvé le bon endroit. Oh! que je lui ai dit dans mon anglais primitif, je n'ai aucun mérite, c'est ce qu'on m'avait dit à moi aussi. Et on a dû se sourire. Elle s'est placée avec un sac et une valise, à ma gauche, un peu en retrait ou plus en avant, je ne sais plus. C'est aussitôt après que j'ai entendu un homme demander très fort derrière moi où était la file pour Albany; il y avait bien cinq personnes entre lui et moi. Je vous en ai déjà parlé; je n'y reviendrai plus.

Quelques minutes, et un jeune homme a traversé notre file, à ma hauteur, demandant où était celle pour... Je n'ai pas bien compris le nom qu'il disait. J'étais porté à croire que c'était Albany, mais on lui a dit d'attendre dans la file, encore plus sinueuse, qui était à la droite de la nôtre. Depuis qu'on avait dit à l'autre homme, malgré ma presque dénégation secrète, que nous allions nous aussi à Albany, je m'étais convaincu que l'autre file n'allait plus à Albany. Une chose était certaine; je ne savais pas où ce jeune homme voulait se rendre.

Je tiens tout de même à préciser que j'ai toujours su que les autocars passent par la capitale de l'état de New York pour aller à Montréal, mais la nuit précédente, selon mon souvenir, nous ne nous étions pas arrêtés, à Albany, et j'avais donc cru qu'il fallait s'adresser à un autre transporteur pour pouvoir y descendre. Que de choses fausses nous passent par la tête dans une file d'attente, surtout dans une foule à la veille du *Thanksgiving Day*! Et que voulez-vous, j'essaie d'écrire comme les auteurs de la DDR.

Après les sourires d'usage, le jeune homme, qui allait je ne sais où, s'est installé dans sa file avec son long sac noir, près d'un muret en briques derrière lequel une dame grassouillette officiait à une table chargée de papier et d'étiquettes pour les bagages, où l'on pouvait écrire son nom, son adresse. Il n'était pas arrivé depuis deux minutes, qu'il a

demandé aux personnes devant lui si on voulait bien surveiller son bagage pendant qu'il irait aux toilettes. Elles ont semblé d'accord; il est parti; et j'ai pensé que le grand sac noir pouvait contenir une bombe. Ne dit-on pas à satiété, depuis septembre 2001, de ne jamais laisser son bagage ou de ne pas accepter de surveiller un bagage durant l'absence de quelqu'un. Ce jeune homme, plein de jeunesse et d'audace, poli, l'air tellement bon - c'était écrit - avait le profil du terroriste bien élevé, mais convaincu.

Quand leur file a commencé à s'ébranler, que les gens s'avançaient peu à peu vers la porte d'embarquement, je suis venu prêt d'alerter quelqu'un. Le long bagage noir, genre sac fourre-tout de sportif ou d'amateur de conditionnement physique, était toujours à la base du muret, flasque, menaçant, et son propriétaire ne revenait toujours pas. Ils allaient tous disparaître dans l'autocar, de l'autre côté des portes de verre, et je regardais le sac, espérant que l'intensité de mon regard suffirait à alerter les gens responsables ou les habitués de ces lieux qui, seuls, me disais-je, étaient en mesure d'évaluer le degré de gravité que représentait un bagage noir abandonné contre un muret, en pleine gare d'autobus, la veille du *Thanksgiving Day*. Je regardais le sac saucisse, et j'imaginai comment je me préserverais de l'explosion, et la façon dont je mourrais sous son impact. Je m'habituais ainsi à ma décision de ne pas signaler la chose

noire. La lâcheté nous apprivoise. Le sac, presque vide, tellement mollasson, avait été laissé là, pour qu'un autre le prenne. Une sorte de partage des responsabilités dans le cadre d'une opération d'envergure. Trafic de drogues ou d'argent sale. On y avait glissé la clef d'un coffre de sûreté ou quelque seringue, un couteau... L'idée que j'avais été choisi pour éliminer un traître, m'a harponné, et j'ai retrouvé mon courage. On voulait me persuader, car le jeune homme l'avait laissé à ma portée, que ce sac m'était destiné. On avait appris que la cellule terroriste dont on me soupçonnait de faire partie, procédait de cette façon. Dès que je mettrai la main sur le sac, on me mettrait la main au collet. Mieux! On me laisserait le prendre. À la frontière, les chiens renifleraient le sac saucisse, et j'étais *faitte* comme on dit au Québec. J'ai souri de leur naïveté. Me croyaient-ils imbécile au point de tomber dans le panneau ?

À ce moment, le jeune homme est revenu en courant. Son autobus allait partir. Mais le sac était resté là, longtemps, seul, sans personne pour le prendre. On avait tout tenté pour que je m'en empare, selon les codes prévus dans le trafic prévu, à l'horaire prévu. Je me moquais d'eux. Ils me le feraient payer.

Quand un employé de la compagnie d'autobus nous a demandé nos passeports, j'ai oublié le sac noir en forme de saucisse molle et renflée. Il

en prenait deux ou trois à la fois; il les apportait à l'avant, où il y avait une table, et les rapportait quelques minutes après. La jeune femme, à mes côtés, avait elle aussi un passeport canadien. Et nous avançons en même temps, peu à peu. Quand l'homme aux passeports nous les a rapportés, il a lu nos noms en les ouvrant à nouveau. Nous avons dit en anglais quelque chose comme *c'est moi, oui, c'est bien ça*. Et notez bien la suite. Il a imité un tour de passe-passe, comme lorsqu'on mélange des objets avant de les distribuer ou quand on mêle les cartes d'un jeu et qu'on demande à ses partenaires d'en choisir une au hasard, et il nous les a remis en redisant notre nom, si ma mémoire est bonne. On a ri, on les a repris, et j'ai rangé le mien dans la poche intérieure de ma veste de cuir.

la jeune dame sera ma compagne

Quelques minutes plus tard, nous sommes tous installés dans le car. J'avais pris le premier fauteuil derrière le chauffeur, étonné qu'il soit libre, tout comme celui près de la fenêtre. De l'autre côté de l'allée, le premier semblait réservé au manteau et à la mallette du chauffeur, et le deuxième a été pris par la jeune dame qui me suivait dans la file, ma partenaire au jeu des passeports. J'allais enfin dormir; on allait partir. Mais une imposante dame afro-américaine, qui semblait connue des employés de la gare et du

chauffeur, est arrivée après tout le monde. Elle voulait s'asseoir en avant, dans le premier fauteuil, et les effets personnels du chauffeur, qu'il n'était pas question de mettre dans le porte-bagages, ont pris la place de la jeune femme. Elle s'est donc retrouvée à mes côtés, près de la fenêtre. C'est quand on croit avoir de l'espace pour s'étendre et dormir, si possible, qu'au dernier moment il arrive une personne, tout aussi gentille qu'elle soit, nous ramenant à la réalité démocratique et exiguë des transports en commun.

Elle a enlevé ses bottes, des bottes pointues genre western qui détonaient avec le reste de son habillement, et s'est mise à parcourir un livre illustré, souvent pleine page, dont les textes me semblaient très aérés, mais je n'osais pas me mettre le nez dessus et je n'avais pas envie d'engager la conversation. D'ailleurs, elle lisait presque à la noirceur, se penchant contre la fenêtre pour profiter de l'éclairage des rues qui valait mieux que celui, misérable, de l'autobus. Autre fait à noter : quand elle a enlevé son manteau ou une veste, je ne sais plus, sa main droite a frôlé ma cuisse de façon plus volontaire qu'accidentelle. Je n'en dis pas plus. Une femme ne commencerait jamais ces jeux innocents. C'était purement accidentel, et j'aurais voulu, en mâle vicieux, que ce soit intentionnel. De

toute façon, je n'avais pas de témoin et la justice n'est rendue que si on a des témoins.

Et j'ai enfin dormi. Dès qu'on a quitté le tunnel Lincoln, sous le fleuve Hudson... Si l'on met en doute mon assertion, moquant l'idée que j'aurais su à quel endroit de la route j'ai commencé à dormir, je répondrai, les yeux baissés, que le seul souvenir qu'avait gardé ma mémoire, en me réveillant, était la sortie du tunnel Lincoln.

le guet-apens d'Albany

C'étaient mes deux premières heures de sommeil, depuis environ 35 heures. Elles ont duré jusque vers 19h30. On était arrivé à Kingston, New York, où la dame de la dernière minute est descendue. J'ai demandé au chauffeur si je pouvais prendre la place qu'elle laissait libre, voulant plus d'espace, comme en donner davantage à la jeune dame. Il a hésité, mais ne trouvant pas de raison valable pour me la refuser, il acquiesça.

Je n'ai pas dormi jusqu'à Albany. Mais sait-on jamais! Ce que j'interprète comme un état de demi hébétude, a pu me faire tomber plus d'une fois dans un sommeil profond ou me maintenir au niveau d'un sommeil paradoxal où, pour simplifier, la pensée de ne pas dormir remplaçait tour à tour la plongée dans le rêve...

À la gare d'Albany, la jeune dame est sortie, sans son sac. J'ai fait de même, quelques minutes plus tard. Il valait mieux que j'aïlle aux toilettes. Une fois le car reparti, il m'aurait fallu entrer dans une de ces incommodes et crapahutantes salles de bain d'autobus, qui ont l'exiguïté d'une armoire à balais; si ce n'était du petit triangle de fenêtre ballottant au vent, on deviendrait claustrophobe, un mot qui, sans savoir pourquoi, me fait penser à ces réduits sous l'escalier qui montait aux chambres, dans les vieux chalets de mon enfance; il n'y avait rien ni personne, mais je ne savais à quoi ils servaient; j'y aurais étouffé.

J'ai gardé une vision surréaliste de mon entrée dans les toilettes de la gare, à Albany. À droite, les lavabos formaient une sorte de L dont la base était au fond, à moins que ce ne soit le contraire. Si la hampe du L m'a paru la plus proche, c'est que mon attention fut attirée par un étrange spectacle. Beaucoup d'hommes s'y lavaient les mains, se regardaient dans les glaces. Au-dessus du premier lavabo, l'un d'eux était en train d'uriner, et tous me regardaient entrer. C'était comme ces lieux de *cruising*, dans les années 60. J'ai tout vu, mais je n'ai pas regardé. C'était trop voulu pour que je m'y laisse prendre. J'ai passé comme une flèche. Je ne sais plus si je suis entré dans une des toilettes, ou si j'ai pissé dans un des urinoirs

cordés vers la gauche. Quand je suis ressorti, l'effervescence de ces regards, ces appels que ces corps émettaient comme des signaux radio, étaient retombés; on se lavait les mains; on s'est encore tourné vers moi, mais c'était fini. On avait pu s'attendre à quelque jeune aux aguets du plaisir et être déçu de voir arriver un homme aux cheveux gris; je sentais plutôt que ces hommes avaient raté leur coup. Le guet-apens avait échoué. De quelle sorte ? Je vous laisse le choix. Pas plus que vous, je ne peux rien affirmer, mais dans les toilettes de cette gare d'autobus, vers 20h30 - on n'était pas en pleine nuit ni aux heures troubles d'avant l'aurore -, il y avait dix ou quinze hommes, tous dans le coin des lavabos, qui se lavaient les mains en même temps. D'habitude, les tentatives, les oeillades, se font près des urinoirs et on ne pisse pas dans un lavabo de façon ostentatoire, à moins qu'une orgie se prépare ou qu'on charge la note, pour provoquer autre chose qu'une rencontre. On espérait, serait-ce possible, que je me jette corps perdu dans cette belle assemblée, que je m'y retrouve en pays connu - comment pouvait-on savoir que je m'étais déjà commis dans de tels spectacles ? -, et que je demande, rapidement, à l'un d'entre eux, quelque chose n'ayant aucun rapport avec le sexe, mais trouvé, vendu ou même donné dans les lieux hautement sexués de la planète. Vous verrez que je ne suis pas si parano que j'en ai l'air.

J'avais quitté les toilettes aussi vite que j'y étais entré. Mon manque de sommeil, j'en suis sûr, m'avait fait à la fois enregistrer tout à la vitesse de l'éclair et l'enfourer aussitôt, indifférent, dans les limbes de mon inconscient. Comme lorsqu'on rêve.

Je suis remonté dans l'autobus. Ma compagne lectrice - elle lisait un livre de Susan Sontag, avant que je change de siège - est revenue quelques minutes après moi, et a rangé dans son manteau quelque chose qu'elle avait apporté avec elle. Et le chauffeur a fait reculer le car. On repartait vers Montréal. Mais il n'avait pas encore changé de vitesse ou de je ne sais quoi, qu'une dame, avec un accent sud-américain, est venue vers l'avant pour signaler qu'un des passagers n'était pas rentré.

l'un voulait fuir, l'autre m'endormir

Elle en était sûre, tout son attirail, un chargement, était resté dans le porte-bagages. Ah! bon, semblait se dire le chauffeur. On aurait dit qu'il aurait préféré que personne ne s'en aperçoive. Il est revenu près du quai et, quelques minutes plus tard, un homme en uniforme, revêtu d'un manteau sûrement plus civil, revenait assez lentement, presque étonné ou déçu, lui aussi, qu'on l'ait attendu. Le chauffeur a dit que c'était un de ses collègues. Je n'en avais jamais vu avec un uniforme de ce bleu, avec des

ganses dorées ou approchant; il avait l'air d'un officier de marine, de police ou d'un service de renseignement, où l'on est d'habitude plus subtil dans ses déguisements. Il est monté nous rejoindre, sans remercier personne, faisant contre mauvaise fortune bon coeur. Il s'était rendu jusqu'à Albany, pourquoi pas jusqu'à Montréal, avec des voyageurs si prévenants, si attentifs.

Ensuite, j'ai cru entendre le chauffeur, nous dire qu'on aurait du temps pour souper, dans l'une des prochaines villes qu'on traverserait ou longerait. Il serait alors, environ neuf heures du soir, et je me suis étonné, dans mon état second, sinon ternaire, que dans une compagnie américaine on parle de dîner à une heure si tardive. Il est vrai qu'en voyage, nos repères en prennent un sacré coup.

Durant mon voyage vers New York, avec les Greyhound Lines, on n'avait pas eu droit à ces laïus du chauffeur. Le nôtre était presque paternel et, à un moment, un homme a dit à un autre, qui devait se trouver assez éloigné de lui, parce qu'il parlait fort, qu'on avait un chauffeur trop prudent, trop pépère sur la route. Je ne me souviens pas du mot exact, mais il était clair que pour lui on n'allait pas assez vite, qu'il allait arriver en retard à Montréal, ce qu'il n'avait pas prévu. Il l'a même répété durant un appel à son cellulaire. Cette désapprobation publique de notre pauvre

chauffeur, qui ne devait pas comprendre le français, avait eu lieu un peu après Kingston, où on avait laissé la dame noire. Mais pourquoi ce passager tenait-il à ce qu'on le sache ? Se croyait-il le seul, à parler cette langue ? Tenait-il à créer l'angoisse chez un des passagers qu'il soupçonnait de vouloir être à bon port le plus vite possible, après avoir fait le job qu'il devait faire ? Un être angoissé perd plus facilement ses moyens, sa réserve...

vous loupez l'essentiel

Je pensais couvrir à peine trente pages, avec ce récit de mon voyage à Manhattan, durant les nuits du mardi 22 et du mercredi 23 novembre 2005. Et je me rends compte que les choses essentielles se sont fourvoyées dans un ailleurs. Il se peut aussi qu'elles n'ont jamais pu se concrétiser. De cet essentiel, je ne peux transmettre que l'ombre de l'idée, qu'une sorte de quintessence embryonnaire, et même obscure, qui se serait pourtant esquissée dans de petits faits non essentiels.

3e description de salle à manger

On allait beaucoup plus vite, depuis qu'on avait quitté Albany, ce qui a dû rassurer le râleur. Et vers 21h10, nous sommes arrivés à Saratoga Springs, la ville dont je n'avais pas d'abord compris le nom.

Nous sommes sortis de l'autoroute et sans trop de détours, si ma mémoire est bonne, nous avons stationné dans un parking, à côté d'un restaurant où nous pouvions, selon la publicité bon enfant faite par le chauffeur, nous faire servir un repas chaud en vingt ou trente minutes. Le chemin qui passait tout près, sous la neige, avait l'air d'une route de campagne, et je n'y ai vu ni entendu aucune voiture de tout le temps que nous y sommes restés. De l'autre côté, il y avait un genre de dépanneur et encore plus à droite, une pizzeria. Tout cela, dans le froid de la nuit, comme au bout du monde.

Je suis entré le premier dans le restaurant. Un long comptoir à gauche et un peu partout, des tables dont je ne me rappelle plus la disposition. Ce qui m'a étonné, c'étaient les napperons de papier, avec serviette et couverts, qui couvraient en rangs d'oignons le dessus du comptoir, tout le zinc si vous préférez. J'ai imaginé m'asseoir au bout ou au milieu de ces places, presque désignées, où le service devait être plus rapide, et moins

onéreux pour les serveuses qui attendaient assises dans un coin, près de l'entrée de la cuisine, et je me suis vu parmi les voyageurs et voyageuses, comme dans une hôtellerie des temps passés, ne sachant trop comment commander des plats dans un bon anglais, tout en me faisant poser des questions innocentes qui ne voudraient rien dire, mais seraient une façon d'en savoir plus sur ma journée à New York. Je n'avais pas envie de raconter que j'avais visité trois musées en quatre ou cinq heures, que je n'avais pas dormi la nuit passée. Ça ne valait pas la peine de manger si vite. Je suis ressorti aussi vite. Je me rappelle une jeune femme me tenant la porte ouverte avec un grand sourire, dont je n'ai pas compris l'air entendu. Elle était peut-être une serveuse, mais elle avait l'air de comprendre que je n'avais pas envie de me mêler, presque de force, aux gens du pèlerinage. Il n'y avait pas foule à l'extérieur. Seuls, trois ou quatre hommes étaient descendus de l'autobus.

Je n'y suis pas remonté tout de suite. Je voulais au moins manger un morceau, un sandwich. J'ai traversé la route enneigée et chez le dépanneur, j'ai trouvé des petits gâteaux enveloppés par deux dans une pellicule plastique. Sinon, c'étaient des chips, des tablettes de chocolat, et tutti quanti du même acabit...

johnny cash et les chemins de fer

Hier soir, le 9 janvier 2006, j'ai vu *Walk the line*, le film sur Johnny Cash et June Carter. Je me suis demandé s'il serait possible d'écrire en faisant entendre, comme en basse continue, un rythme qui ressemblerait à ce grondement de chemin de fer dont parle June Carter à Johnny Cash, la première fois qu'ils se rencontrent, au restaurant. Ce ne pourrait être une basse continue, mais avec des répétitions de mots, d'expressions ou de tics langagiers, avec des incisives, à virgules ou à tirets, il y aurait moyen de rendre apparent et de façon régulière, rythmée, ce soubassement rageur, insinuant, et même insistant, qui transformerait l'écriture de faits anodins en l'avancée d'un orage qui finirait en ouragan et couvrirait le texte d'une pluie torrentielle, avec des roulements de tonnerre, zébrés d'éclairs fulgurants, éclairants...

Moi qui ne voulais pas parler, j'ai dit à un homme d'environ soixante ans, près des stands de chips et de chocolat, que je n'avais pas envie de prendre un *complete meal*. C'est après, que j'ai trouvé l'expression juste, *full meal*. Je devais avoir l'air plus ou moins sûr de moi, surtout qu'il m'a dit, en français, quelque chose de significatif, qui remettait en perspective mon commentaire, mais je ne me rappelle plus de ses paroles. J'ai bien vu,

par exemple, qu'un homme assez maigre, plutôt petit, aux yeux perçants, qui semblait être le propriétaire de la place, ne cessait de me surveiller sans en avoir l'air. Il faut dire que je n'avais pas encore payé les gâteaux; je les mangeais à l'intérieur à cause du froid. Je les paierais, mais lui, il ne pouvait savoir ce qui se passait dans ma tête. Une autre possibilité s'est fait jour, aujourd'hui, dans mon petit cerveau d'Alzheimer. L'attitude soupçonneuse de ses yeux perçants s'expliquait par mon honnêteté foncière, car je les avais peut-être payés avant de les manger, ces gâteaux, et ne me voyant pas sortir, il se demandait si je n'en profiterais pas pour le voler, profitant du fait que mon passage à la caisse m'aurait eu donné quelque impunité. La vertu ne paie jamais, de nos jours.

Se pourrait-il que le rythme d'une phrase, avec une basse continue ou quelque *obligato*, soit aussi créé ou amplifié, sinon marqué par l'emploi en bonne place d'un mot aux allures morales ou juridiques au milieu d'autres expressions plus banales, plus populaires, de la langue de tous les jours ? Je le crois, mais ce vocabulaire légaliste ou moralisant, qui d'ailleurs me survient comme par hasard des couches profondes de mon génie langagier, je l'utilise surtout pour me reposer d'avoir dit des choses insignifiantes. Ces mots, réservés aux élites, aux compagnons de l'intellect moderne, créent des bornes, un moment de repos. Ils rassurent. Un jugement moral,

à la manière d'un édit royal, est toujours de l'ordre du possible. C'est le retour du refoulé, à moins que ce ne soit le surmoi. Oui, je crois qu'il s'agirait du surmoi. Ainsi, dans l'univers sensuel de la syntaxe, l'emploi du conditionnel ferait partie des roulements impétueux, rétifs, de la pensée écrite. Allez y comprendre quelque chose!

Il serait sans doute préférable, autant pour la multitude mortelle que pour celle qui aspire, par ses oeuvres, à l'immortalité, de trouver les mots qui leur feraient dévaler la pente d'une pensée torrentielle, inexorable, victorieuse, impériale et pourquoi pas, fascisante, parce qu'ils obnubileraient l'esprit, comme la musique de Johnny Cash obnubile le rythme cardiaque, en le supplantant par un autre qui, en effet, pourrait lui ressembler, mais vu que les ventricules de la *Cashmusic* se dilatent et se referment ailleurs, devant soi, dans de noires enceintes ou sur une scène, on oublie son coeur et on se jette dans le coeur des sons.

t.w.adorno, a.berg et l'afro-américain démasqué

Aujourd'hui, lundi, le 16 janvier 2006, je reprends ce texte après cinq jours de rhume, de légers maux de tête mais suffisants pour me faire dormir pendant douze heures d'affilée, la nuit, et plusieurs fois une heure, durant le jour, avec des battements de coeur qui oppressaient mes

poumons sans gêner la circulation du sang dans mes bras ou ma poitrine. Je le reprends pour vous transmettre une information lue et notée, le 11, mercredi dernier, dans un article sur la correspondance de Theodor W. Adorno et Alban Berg, entre 1925 et 1935, et j'y ai vu un lien, dément(?), avec ce désir d'écrire de la façon dont se déroule la musique de Johnny Cash. Adorno, en suivant des cours de composition donnés par Berg, espérait écrire une musique imprégnée de philosophie tout autant que sa philosophie devenait imprégnée de musique. Imprégner un texte de musique n'est sans doute pas l'écrire comme on composerait une partition, mais Paul Griffiths, l'auteur de la critique dans le *Times Literary Supplement*, ajoute une citation d'Adorno selon laquelle, en dissertant sur le *Wozzeck* de Berg, il avait la secrète intention de faire correspondre exactement (*directly*) le langage de son essai à la façon dont Berg composait sa musique (cf. l'original anglais à la fin de la nouvelle). Toutefois, si écrire de façon atonale ou dodécaphonique aurait quelque chose d'attrayant pour l'esprit, au point d'apparaître possible à un génial artisan des mots, je reconnais qu'écrire comme un train en marche défie davantage l'imagination.

Je sortirai, avec vous, de ce fatras musical - ou orphique ? - en sortant du dépanneur de *Saratoga Springs*. Mon foulard autour du cou, j'ai

retraversé le chemin de campagne dans le froid et la nuit. Je marchais sur l'asphalte, tantôt recouvert d'une fine neige, tantôt presque glacé ou plus brillant, quand j'ai croisé l'Afro-américain, l'homme en uniforme qu'on avait attendu une ou deux minutes à Albany. J'ai plutôt croisé son regard ou son sourire, comme s'il voulait me faire entendre que je les faisais tous marcher. Entendons-nous : il se serait agi d'un groupe de meneurs, dans l'autocar, qui chercheraient à me coincer. Je lisais tout autant dans sa figure *améro-africaine*, qu'il s'en foutait comme de l'an quarante et que même, ça l'amusait.

le messager muet

Ces circonlocutions décrivent la perspicacité étonnante d'un être qui met à nu son esprit d'analyse, à moins qu'elles ne fassent allusion à l'état de paranoïa qui m'envahissait, du moins selon certains lecteurs. J'interprétais les expressions faciales des hommes que je rencontrais. Quant aux femmes, on ne les voit pas souvent sortir seules, durant ces arrêts aux abords presque déserts, de villes sous la neige, et si elles le font, elles remontent à la toute dernière minute. Il y a des exceptions, bien sûr, mais les allées et venues des voyageurs, autour des arrêts et des gares

d'autobus, se font dans des espaces étanches ou comme dans ces espaces sidéraux où des vaisseaux croisent la même orbite sans se voir.

Cette comparaison, exagérée à force d'être hors de propos, est toutefois une merveilleuse introduction au regard prolongé que m'a jeté un homme, plus jeune, en entrant dans le car, une fois que j'étais déjà assis dans le premier fauteuil, à sa gauche. C'était un regard désespéré ou désespérant, bien que ce désespoir ne fût ni suicidaire ni rageur. Non, c'était une façon très attentive, peut-être insistante, sans être désagréable, de me suggérer de me réveiller, de me rendre compte que je ne pouvais plus m'en sortir. J'ai voulu y voir, mêlée à son appel à la sagesse, une admiration pour ma résistance à lâcher le morceau.

Il n'avait pas ce que j'appellerais un beau visage. Sa peau était lisse celle d'un Asiatique - elle accrochait la lumière -, mais plus blanche, sinon presque rosée; son nez un peu retroussé, ou pas très droit, et la ligne ovale, dessinée par ses joues et son menton un peu fuyant sous ses lèvres minces, rappelaient un éternel adolescent d'Amérique du Nord aux vêtements propres, sans couleur définie, à l'air un peu débraillé, mains dans les poches et t-shirt au col ras-du-cou sous un ample parka, avec peut-être un capuchon rabaisé sur les épaules. Un étudiant qui n'aurait pu finir ses études et changerait souvent de travail en gardant ce regard d'espérance

trompée. Ces précisions trop nombreuses empêchent de voir avec exactitude ce visage, mais elles disent le vrai et, après tout, je ne me souviens que de son regard. Un regard de compassion, d'homme à homme, comme on osait dire à une certaine époque. Il s'est même arrêté, un moment, je vous le jure, devant moi.

Il m'avait troublé, et pendant qu'il rejoignait son siège, quelques cinq ou six rangées derrière moi, je me suis demandé si on ne s'était pas déjà vu quelque part. Aurait-on pris un verre ensemble dans une taverne ou un club ? Un de mes anciens étudiants ? Il m'aurait parlé, j'imagine. Mais si on se met à sa place, qui se serait adressé à un homme, assis à l'entrée du car, quand tous les passagers l'auraient vu debout, immobile ? On n'a que cela à faire, avant qu'on reprenne la route, regarder qui monte, en espérant que ce soit le dernier et qu'on reparte enfin.

Ce jeune homme avait quelque chose à me dire, un message à me transmettre. On a pu avoir une longue conversation, on aurait beaucoup discuté, on se serait laissé sur un coup de tête, en beau maudit l'un contre l'autre. Et il faudrait qu'on fasse la paix. Y avait-il une femme dans cette affaire ? Je ne voyais pas, du moins dans mes souvenirs, quel autre visage s'accorderait au sien, triste, et presque amical. Je me rappelais l'intensité physique du regard qu'il m'avait jeté, ou plutôt déposé sur les yeux. Se

serait-on saoulé, jadis, en fumant un joint à l'extérieur d'une discothèque, durant un party d'étudiants ? On aurait fini la nuit sur un balcon ou sur un canapé, dans un sous-sol, quand tous ses colocos étaient ailleurs.

J'énumérais des possibilités. Aucune ne se fixait dans mon esprit, tandis que je développais une fixation sur la signification mystérieuse que possédaient ses yeux fixés sur les miens. Je devrais répondre à cette invitation qu'il m'a faite de le rencontrer, peut-être en arrivant à Montréal, au milieu de la nuit. Il allait m'expliquer certains faits, des détails, que je n'avais pas compris ou que j'avais mal interprétés. Je m'en voulais de ne pas trouver, sur-le-champ, le moyen d'entrer en contact avec lui. Remonter l'allée pour aller aux toilettes m'a paru une solution, mais s'il était assis près des fenêtres et qu'en plus, un autre se trouvait entre lui et l'allée, c'était peine perdue; et j'étais allé aux toilettes quelques minutes auparavant.

Il ne s'agissait pas de lui parler, mais d'agir comme lui, le croiser, et le regarder de cet air qu'il a eu de me dire les choses qu'on dit, en silence, à quelqu'un dont on comprend les intentions, en espérant qu'on se voie plus longtemps, dans un futur indéfini, mais déjà décrété par une force qui nous dépasse... J'étais de plus en plus troublé et, tout en n'y voyant rien de rationnel, je me disais que ce voyage n'aurait pas été vain, que j'aurais

l'avantage de rencontrer quelqu'un qui avait quelque chose à me dire ou même à me confier, qui sait. Même si un homme n'attend généralement rien d'un autre homme, surtout quand le premier contact se fait ainsi par les yeux, ce qui n'est pas une affaire d'hommes, du moins, comme on l'entend quand on en parle entre hommes.

Rien de plus précis dans mes ruminements - *ruminations* leur donnerait une couleur psychiatrique : vous préféreriez ? -. Je tentais de reproduire les effets sensibles et intellectuels du trouble qui m'avait envahi, et me faisait perdre la tête.

Je me suis retrouvé à l'extérieur. Lui faire comprendre que je regrettais de ne pas être resté plus longtemps dans le restaurant aux napperons alignés ou dans le dépanneur des petits gâteaux Vachon. Il m'était paru de plus en plus nécessaire de répondre à ce reproche, à cette attente ou à cette déception, durant ces pensées que j'ai essayé de retracer, comme cette bouffée de chaleur humaine, fut-elle limitée au contact des yeux, que je n'ai pas osé nommer, encore moins préciser. J'ai dû descendre de l'autobus comme quelqu'un qui ressent le besoin impérieux, même s'il vient à peine de s'asseoir, d'aller marcher, prendre l'air, s'emplir les poumons d'air frais avant les quelque quatre heures de route qu'il nous restait, mais l'homme qui déjà n'en pouvait plus d'être assis, voulait entrer

en contact avec cet autre homme qu'il avait rencontré quelque part. Il me l'avait rappelé, de manière presque incorrecte si nous avions été de purs inconnus, et il ne tenait qu'à lui, de trouver un subterfuge pour me suivre, sans que cela n'apparaisse étrange. Ce n'était pas facile ce que j'attendais de lui, sans m'en rendre compte à ce moment-là - et je n'aurais jamais pensé à le mettre par écrit, si j'avais eu un papier sous la main -, mais il m'a toujours semblé que les autres pouvaient répondre à mes désirs les plus secrets, quand un contact avait été établi par les yeux.

Je m'étais éloigné d'au moins cent mètres; le parking s'étendait encore à ma droite, et devant moi, il y avait comme une dénivellation, un poteau de téléphone et... Je me suis retourné, et je l'ai vu, le visage appuyé contre une des longues fenêtres de l'autocar. Je n'avais plus qu'à rentrer. J'étais sûr qu'on allait se parler, à Montréal.

Un plaisir véhément se joue, à la jonction de la pensée toute-puissante et du trouble physique, quand on se décrit la façon dont se déroulera la conclusion d'un voyage que l'on sait inévitable. Surtout quand deux corps et leurs yeux sont en cause, et que l'esprit de l'un les amène peu à peu à se rencontrer. Les multiples scénarios dévient aussi peu à peu de la communication parfaite jusqu'à la plus sordide des déconvenues, et l'on veut, pourtant, débrouiller, rechercher la scène primitive à l'origine de

cette complicité. Il serait indécent de me rappeler, et encore plus de mettre sur papier ce que j'ai pu imaginer. Mais la nuit du mercredi 23 novembre 2005, durant les 135 *miles* séparant Saratoga Springs de Plattsburgh, au nord-ouest du lac Champlain, je savourais ces instants où je me perdais dans la justesse de mes intuitions.

Je n'ai vu ni le lac ni une grande ville, mais une bretelle d'autoroute qui longeait des panneaux indiquant Plattsburgh, pour devenir, après un tournant, un boulevard où ne roulait rien d'autre qu'un autocar vers le Canada. Il donnait sur des rues, puis un petit centre d'achat qu'on a contourné, avant de stationner devant un trottoir longeant ce qui devait être le commerce où l'on délivrait les billets pour le nord ou pour le sud. Il était fermé. Derrière une grande vitrine carrée, il n'y avait rien. Des personnes ont surgi de l'ombre, à notre droite. Elles attendaient quelques-uns de nos compagnons de voyage qui sont descendus, presque sans un mot. J'aurais pu tout aussi bien me retrouver dans l'Abitibi ou en Gaspésie, devant le mur de briques rouges, percé de fenêtres carrées, d'un centre commercial. Et le jeune homme que j'avais regardé, jetant un oeil sur moi de la fenêtre du car, dans le parking de Saratoga Springs, est descendu le dernier. Personne ne l'attendait. Il est parti rapidement vers la gauche, jusqu'au coin du centre d'achat. Quand on est reparti, il semblait

attendre un taxi ou la voiture d'un ami ou de quelqu'un de sa famille. C'était la veille du *Thanksgiving Day*. Il n'avait aucun bagage. Il était peut-être monté de New York en service commandé, pour suivre ou suborner quelqu'un qui n'est pas venu au rendez-vous, occupé à quelque autre trafic, ou qui faute de l'avoir fait ailleurs devait descendre à Plattsburgh, pour le livrer à la police ou le diriger dans un traquenard où des hommes de main l'attendaient... J'imaginai n'importe quoi. Il était temps qu'on arrive à la frontière, et Plattsburgh n'est pas loin du poste de Lacolle.

le chantage aux passeports

Quand on voyage de nuit, on ne sait pas toujours où l'on arrive, et je savais encore moins de quel côté de la frontière on se trouvait. De plus, au moins deux projecteurs, placés devant un bâtiment de béton, nous aveuglaient. Je ne pouvais lire aucune inscription sur quelque panneau que ce soit, jusqu'à ce que l'autocar s'éloigne de cette lumière violente et s'arrête au milieu d'un stationnement, vide. Un officier des douanes est monté dans le car. Il me rappelait un de ceux qu'on avait vus, la veille, au poste américain; d'après ce que j'ai compris, il était un garde-frontière des États-Unis et voulait voir nos passeports. Quand on nous les demande dans

cette atmosphère théâtrale de goulags ou de stalags éclairés de lumières crues, on n'a plus qu'à les sortir, et se faufilent dans la nuit, sans être vues de quiconque, des images de films en noir et blanc où des espions, sympathiques, tendaient leurs papiers d'identité à de sévères soldats avant d'entrer dans les pays de l'Est, comme au Checkpoint Charlie à Berlin. En le prenant dans la poche intérieure de ma *Bomber Vest* que j'avais pliée sur mes genoux, je pense m'être dit, sans avoir le temps de m'arrêter aux implications d'une telle réflexion, qu'on nous les avait demandés dans le *Bus Terminal* à New York, qu'on les avait vérifiés et qu'on nous les avait rapportés sans problèmes. Je me suis aussi étonné qu'on se soit arrêté aux douanes américaines et non aux canadiennes, mais il y avait si longtemps que j'avais passé la frontière, à Lacolle, que j'ai dû me dire que les temps avaient changé, ou rien du tout. J'avais déjà tendu mon passeport à l'Américain qui, malgré le décor et la situation que je viens de cadrer, avait un visage de bon vivant; il semblait même un peu moqueur.

Je n'ai pas eu le temps de l'examiner davantage. Debout devant moi, il tenait mon passeport ouvert sous ses yeux, et il m'a demandé mon nom. Je n'ai pas osé répondre qu'il l'avait sous les yeux - on file assez doux devant ces hommes en uniforme qui nous font porter tout le poids de la défense du territoire américain sur les épaules -. Je me suis nommé, en disant mon

nom en français, comme je suppose qu'il doit être prononcé, mais en le trouvant charnellement, si j'ose dire, incongru dans cette conversation qui se déroulait en anglais, comme nous étions du côté états-unien. Le sourire du garde-frontière m'a semblé devenir plus large, plus franc. Il m'a demandé mon âge et sans me laisser le temps de répondre m'a dit que sur mon passeport, j'avais 26 ans - le chiffre de 26, je ne jurerais pas de sa véracité, mais c'en était un dans la vingtaine, qui ne correspondait pas de toute évidence à mes cheveux grisonnants -. J'ai perçu ou même senti une certaine hilarité envahir les flancs de l'autobus, une hilarité encore contenue, rivée aux lèvres de l'officier et à la façon dont j'allais me sortir du pétrin, car il continuait en disant qu'il avait devant lui, dans mon passeport, la photo d'une jeune fille, et c'est à ce moment précis, je crois, que la réponse que je lui faisais, que j'avais 65 ans, a commencé à parvenir aux oreilles de l'officier comme de tous les passagers, toujours intrigués mais rassurés qu'il ne s'agisse pas d'eux, quand un officier des douanes est en train de mettre la main au collet d'un bandit méchant homme. Il a arrêté de sourire, et m'a demandé, encore sûr de lui, et sûr qu'il avait devant lui un faussaire, où j'étais né, et j'ai répondu, en bégayant, ce dont je ne suis pas fier, mais c'était l'énervement, la peur de ce je ne sais quoi qui me tombait sur la tête, cette évidence que je n'avais

plus mon passeport, qu'on avait dû me le voler, que je ne l'avais pas vu ouvert depuis qu'on me l'avait remis la nuit dernière, à la même frontière, j'ai répondu que j'étais né à Mont-Laurier, au Canada, et que j'avais bien 65 ans. C'est à ce moment-là, si sa question sur mon âge a été sa dernière, c'est devant mon assurance en lui disant mon âge que l'officier aux airs tantôt sympathiques, tantôt goguenards, est devenu moins sûr de lui. On aurait entendu une mouche voler dans l'autobus.

Ce qui m'étonne encore, c'est que ce soit la mention de mon âge qui a semblé tout faire chavirer dans son esprit et, sans doute, chez ceux qui étaient de connivence avec lui autour de nous. Ils savaient tous depuis New York, que je n'avais pas mon passeport sur moi. On me l'avait subtilisé, et je dirai comment sous peu. Mais ces gens s'étaient sans doute aussi persuadés, depuis la veille, que ce que j'appelais mon passeport n'était pas le mien, que je l'avais volé à un vieux monsieur qui me ressemblait, à moins que je n'aie trafiqué la photo, et que je me drapais sous son identité pour faire passer je ne sais quoi à la frontière.

Comme je sens que vous ne suivez pas mon raisonnement ou mes affabulations, ce qui correspondrait à votre première impression, je répète que c'est au moment où j'ai dit mon âge, et je crois bien l'avoir dit deux

fois plutôt qu'une, que l'affaire est devenue cruciale pour eux, et non plus pour moi.

Là, bien sûr - mon petit refrain rythmique -, je sens que vous ne me croirez pas, mais je ne les faisais pas, ces soixante-cinq ans, et ne m'opposez pas que n'importe quel faussaire se rappelle du lieu de naissance, et de l'âge de la personne dont il a subtilisé ou forgé le passeport, car je répliquerais que tout bon faussaire ne se donne pas un âge qui ne corresponde pas à son apparence, s'il ne veut pas se trouver devant un barrage de questions, de tests ou de je ne sais quoi pour prouver que c'est bien lui, l'homme de la photo. En tout cas, si vous n'êtes pas encore convaincu, le douanier américain ne savait plus trop quoi dire.

Il a commencé par me demander comment il se faisait que je me retrouvais avec le passeport d'une jeune fille, qu'il a nommée. Il s'est avéré que c'était le nom de la jeune dame qui a voulu s'asseoir à côté de moi au début du voyage. Il m'a demandé si je la connaissais, si je voyageais avec elle. J'ai commencé à expliquer que oui, elle était du voyage, mais que je ne l'accompagnais pas; oui, on s'était parlé, mais je ne la connaissais pas, quand cet imbroglio s'est dénoué avec la jeune dame qui a d'abord, bien poliment, demandé au douanier s'il lui permettait de tout expliquer. Elle croyait savoir comment cela était arrivé, et elle a dit

que la confusion, sinon l'interversion, des passeports, selon elle, s'était créée quand on nous les avait remis, à tous deux, à la gare de New York.

Et la lumière s'est aussi faite dans mon esprit. J'ai compris la possibilité de la confusion, et surtout que le geste de l'agent, qui jouait au prestidigitateur, n'avait pour seul et unique but de remettre mon passeport à la jeune femme qui l'avait sur elle, en descendant du car à Albany, pour le faire analyser, vérifier et y découvrir, entre autres, que j'avais fait un seul voyage au Mexique, en janvier 2004, et qu'aucune date de sortie n'y était indiquée...

Son explication m'avait pourtant soulagé, inutile de le dire. Elle s'était portée à ma défense et avait convaincu subito le douanier américain qui lui a remis son passeport et pris le mien, de ses mains, pour me le remettre, sans même le regarder. Autre preuve que tout était arrangé. Un grand silence - dirais-je un silence de mort ? - planait encore dans le car, pendant que l'Américain continuait sa vérification. Il n'était pas question que je me retourne pour la voir se dérouler, mais à mon avis, que vous partagez, il ne s'agissait plus que d'une formalité pour me faire croire que tout se faisait dans l'ordre, dans la plus stricte tradition de la frontière canado-américaine.

Une fois que ce monsieur eut quitté l'autobus, j'ai remercié ma compagne de voyage et lui ai dit que je n'avais jamais pensé à vérifier qu'on m'avait bien remis mon passeport à la gare de New York. Elle le savait, bien sûr, et elle n'a pas cru bon d'admettre que cette étourderie, si c'en était une, avait été aussi la sienne. Elle n'avait pas été étourdie; elle faisait partie de la *game*.

Le chauffeur parlait à quelqu'un à ce moment-là, en anglais, et leur conversation, dont je ne me souviens pas, m'a amené à lui demander si le garde-frontière était bien un Américain. Ma question était impromptue, et je ne savais trop pourquoi je la posais. Il me passait tant de questions par la tête, que je doutais de tout et voyais, non pas des complots partout, mais du moins des choses irrégulières. Il ne m'a pas répondu. Il ne m'avait sans doute pas compris, et il a continué leur conversation. De mon côté, je disais à la jeune femme que j'avais l'impression d'avoir été *framé* dans cette affaire, avec cette façon de nous remettre nos passeports; je ne pensais pas, non plus, que faire un aller-retour, deux nuits consécutives, serait aussi fatigant; et de fil en aiguille je lui ai demandé si elle s'était rendue à New York en autobus. Non, elle avait fait le voyage avec des amis, quelques jours avant. Elle n'en a pas dit davantage et, sur ces entrefaites, un des voyageurs a demandé tout haut, je crois que c'était celui

qui rouspétait contre sa lenteur, pourquoi on avait été inspecté par les douanes américaines avant d'entrer au Canada. Le chauffeur, avec son ton de bon père de famille, n'y voyait pas autre chose que la tenue prochaine à Montréal de la conférence internationale sur la mise en oeuvre du protocole de Kyoto. Le temps a suspendu son vol, et le voyageur a déclaré que c'était là une très bonne explication. Ne voulait-on pas plutôt m'enlever de la tête, qu'on était déjà au Canada, depuis longtemps, non ? Et vous serait-il utile que je raconte, un jour, les nombreuses circonstances, en vélo dans Pointe Saint-Charles ou à pied près du marché Atwater, où j'ai été pris en filature par le sosie de cette blondasse aux nombreux sacs à main ou en bandoulière ? Les services secrets manquent de personnel, dans mes romans.

le voyageur sans bagage

On s'est alors trouvé dans une sorte de goulot formé par une dizaine de camions-remorques qui voulaient tous passer les premiers aux douanes canadiennes et ne laissaient pas à l'autocar, si j'ai bien compris, la priorité qui lui était due. On les a contournés en passant sur l'accotement de gauche, et on s'est retrouvé encore, tout fin seuls, à l'un de ces débarcadères, où un large banc, le long d'un mur, attend qu'on y mette ses

bagages comme l'ordonnait, en français et en anglais, le douanier canadien.

Je suis sorti le premier et comme je n'avais rien à la main, je suis entré dans un hangard aux airs de pays de l'Est. Une jeune fille, l'air fâché, est venu redire en anglais, à moi et à quelques autres qui me suivaient, que nous devions sortir tous nos bagages de l'autobus. J'ai avancé, vers la droite, je crois, et me disposais à attendre, debout, dans ce grand entrepôt divisé, au milieu, par un mur et des portes vitrés. La jeune fille, toujours fâchée ou dépitée, nous attendait de l'autre côté, sur un genre de tribune, devant une table. Elle en est aussitôt redescendue pour franchir une des portes et dire, l'air encore plus fâché, qu'elle nous avait dit de garder nos bagages à main et laisser les autres en dehors de l'autobus. C'est moi qu'elle regardait. Je lui ai dit que je n'avais pas de bagages. Elle a dit, l'air dur et insulté, qu'il était impossible de ne pas avoir de bagages. J'ai redit que je n'en avais pas, l'air presque honteux de me mettre à en douter. Je n'ai pas osé préciser que c'était possible, parce que justement je n'en avais pas, mais j'ai répété que je n'en avais pas. Elle a tourné les talons d'un air encore plus décidé à me faire entendre raison. Elle a repassé la porte et remonté sur sa tribune qui ressemblait à celle des instituteurs dans les écoles de ma jeunesse. Elle m'a fait signe de franchir à mon tour le mur

vitré. Je lui ai donné mon passeport. Elle m'a demandé si j'avais acheté quelque chose. Je n'avais rien acheté. Je ne me rappelle plus la deuxième de ses questions, mais je lui racontais que j'avais visité trois musées et que.. Elle m'a enjoint d'aller plus loin, là où l'autobus viendrait nous reprendre.

J'avais passé la frontière. La colère de la jeune fille avait été matée par je ne sais quelle autorité. Il a suffi sans doute d'un signe de tête de quelqu'un, derrière moi. Il n'y avait rien à faire. Je n'avais vraiment rien à déclarer. Mais un de ces jours, on te fera lâcher le morceau.

un aréna du bout du monde - 1950

Le couloir débouchait dans une pièce misérable, semblable à ces salles d'*arénas*, en campagne, dans les années cinquante. On y entrait par une lourde porte *battante*, retenue par de gros ressorts boudinés; on s'assoyait sur des bancs bleu gris pour enlever ses bottes, ses chaussures et enfiler ses patins, avant d'aller tourner en rond, seuls ou en couple, sur la glace de la patinoire qu'on découvrait, du haut d'une ou deux marches, en passant par l'autre grosse porte battante aux gros ressorts noirs boudinés. Au fond de ce genre de vestiaire mal aéré, au sol de madriers noircis, en bois mou,

il y avait un comptoir où l'on achetait des cafés, du coke, des frites, des hot-dogs et des tablettes de chocolat, qu'on appelait des *palettes*.

Rien à manger dans les *vestiaires* du Canada. Dans un recoin, vers la gauche, des toilettes. J'ai pissé dans un des deux urinoirs, et j'ai dit à un homme, installé devant l'autre, que je le trouvais rapide, ce passage à la frontière. Il n'était pas d'accord. Mais vous savez, que je lui ai dit, si on le compare à la bonne heure que j'a passée, la nuit dernière, au poste américain... Il n'a pas répliqué. Cela valait-il la peine d'être cité ? Le patinage dans les arénas des années cinquante, non plus.

Les passagers arrivaient les uns après les autres dans la petite pièce misérable. Par une fenêtre, j'ai remarqué la boutique hors-taxes où nous étions arrêtés la veille, avant d'entrer aux États-Unis. Je n'avais aucune idée que les douanes canadiennes étaient tout juste en face. Autre détail inutile.

Une femme attendait, non loin de moi. Deux téléphones avaient été pris d'assaut par deux ou trois d'entre nous. Elle lisait un livre très sérieux; ce n'était pas du Nicole Brossard, mais l'oeuvre d'une féministe américaine.

Les gens venaient nous retrouver à un rythme que je ne cessais de trouver rapide. C'était mon *estime*, comme disaient mes ancêtres marinières

et colons, fils des dits marins, quand on nous annonça qu'on pouvait remonter dans notre bolide.

le bolide de la sécurité

Je n'ai pas employé en vain ce mot de bolide. Notre vénérable chauffeur, après avoir remonté la rue Berri, à Montréal, vers le nord, en faisant ses adieux d'usage et en souhaitant un bon retour aux voyageurs canadiens, *a nice and good Thanksgiving Day* aux Américains, nous a dit d'une voix, non ironique même si le voyageur qui se plaignait de sa lenteur méritait une remarque plus sardonique, que si d'habitude il arrivait à destination vers les 2h20 du matin, ce soir-là, il arrivait à 1h10. Il avait parlé d'une voix satisfaite, s'adressant peut-être à ses valeureux coéquipiers du grand *drug bust* auquel ils s'attendaient tous; le coup de filet était nul, mais on se coucherait au moins une heure et dix minutes plus tôt. Et pour une fois, les *speed bumps*, ces ralentisseurs, si prétentieux en français, parsemés stratégiquement à l'entrée aussi saugrenue qu'étroite de la zone extérieure longeant les quais de débarquement à la Station centrale de Montréal,, prouvaient encore mieux leur utilité, en réduisant la vitesse de la fusée qui venait d'atterrir.

On pourra protester, tant chez les dirigeants des Adirondack Trailways que chez ceux de la gendarmerie royale du Canada, mais qu'un autobus arrive une heure et dix minutes avant son temps, par temps froid et routes glacées, à la veille d'un jour férié américain, dépasse le domaine des records, et relève plutôt de l'échec d'une opération policière. On ne communiquera pas la nouvelle aux journaux. Je n'en dis pas plus. J'étais, et je reste médusé.

les rubans jaunes inutiles

Je suis descendu le premier. Il faisait très froid. Dans le terminus, beaucoup de jeunes gens, surtout des jeunes filles, couchés sur le sol de terrazzo, se levaient, un peu étonnés. On n'attendait pas si tôt, l'arrivée de New York ou le départ. J'ai voulu prendre la sortie qui donne sur le boulevard Maisonneuve, mais les portes étaient fermées à clé. Revenu sur mes pas, je suis passé entre des rubans jaunes que l'on tend d'habitude, lors d'opérations policières, pour interdire le passage aux badauds, et un homme, lui aussi dérangé ou étonné, m'a presque ordonné d'aller vers la sortie de la rue Berri, une rue qui coupe Maisonneuve à angle droit. J'ai pensé me retourner pour voir comment se déroulait l'arrivée des autres

passagers, mais on aurait cru que je me croyais surveillé ou que je tentais de fuir.

Cela dit, il est vrai que je fuyais. Je fuyais un voyageur sans bagage. J'ai voulu marcher, malgré le grand froid. Il faisait quelque chose comme -15 degrés centigrades en cette nuit du 23 novembre 2005. Un peu hagard, je me disais que ça me ferait du bien de marcher jusque chez moi. J'ai descendu la rue Berri jusqu'au boulevard René-Lévesque et arrivé là, sans gants, avec des vêtements qui n'étaient pas assez chauds pour ce temps d'hiver, j'ai monté vers l'ouest, mais près de Saint-Denis ou au coin de Saint-Laurent, j'ai hélé un taxi.

Il en est arrivé un comme par magie. Un bidule blanc, sur le toit, bizarre, sans nom de compagnie. Prévenant comme ils le sont quelques fois, le chauffeur m'a ouvert une de ces portes qui coulissent. vous savez, le long de l'auto, après être sorties en partie du cadre. Je me suis retrouvé à la chaleur.

On a parlé du temps froid. J'étais encore étonné. J'arrivais de New York et là-bas, c'était aussi le froid. Il était chaleureux comme le sont rarement les chauffeurs de taxi; un peu plus, je l'invitais à monter prendre un verre. Il m'aurait pris, si ce n'était déjà le cas, pour un gay en mal de sexe, un pervers ou un fou. Mais je dormais debout. J'eus envie de lui

parler de ma mésaventure. Quelque chose m'a retenu. Il aurait pu rapporter à ses patrons l'adresse où je me rendais, et... Je ne sais trop quoi.

Nous étions arrivés. C'était la première fois que je prenais un taxi depuis l'augmentation des tarifs. Je lui en ai parlé. Je faisais assez souvent ce parcours, et au lieu qu'il m'en coûte dix dollars, pourboire compris, ce soir-là, je lui remettais douze dollars. J'étais allé à New York pour expérimenter la montée des prix du taxi à Montréal.

une bande verte dans le ciel

Je n'arrive pas à terminer cette nouvelle. Deux jours plus tard, après avoir visité une de mes tantes, dans une résidence de Saint-Léonard, j'attendais l'autobus 32 au coin de Lacordaire et Jean-Talon, un peu en retrait des autres voyageurs agglutinés devant l'abribus. Un homme est arrivé. Il a hésité avant de s'installer entre eux et moi, le long du trottoir, ne sachant trop, d'après mon *estime*, si j'attendais ou non l'autobus. Aussitôt après, une dame est survenue. Je ne serais pas étonné qu'ils aient descendu de l'autobus Jean-Talon, de l'autre côté du carrefour. À moins qu'on ne les ait conduits jusqu'ici, pour enquêter. Non, non, je ne fabule pas. Vous verrez.

La dame m'a demandé si j'étais dans la file pour l'autobus. À ce moment, j'ai compris les hésitations de l'homme qui l'avait précédée. J'ai répondu que je me tenais à l'écart, et que souvent l'autobus s'arrêtait tout juste, là où j'étais. Elle a dit en riant, je crois, que j'étais individualiste et que je voulais monter avant tout le monde qui attendait plus loin, à l'arrêt, devant l'abribus. Elle m'accusait de resquillage. J'ai répliqué que je la laisserais monter avant moi, et nous avons parlé des usages qui se perdaient. Elle aimait que les hommes agissent comme auparavant, vis-à-vis des femmes. C'était une façon d'entrer en contact. Souvent, les femmes restaient seules, comme si elles ne voulaient pas que l'époque du respect revienne. - Vous connaissez, chers lectrices et lecteurs, beaucoup de femmes qui, au nom du respect, suggèrent une façon d'entrer en contact ?- J'ai répliqué, en suggérant la possibilité que les hommes ne leur parleraient pas pour autant. Ce n'était pas gentil, je crois. Elle est restée surprise, un moment, et nous avons parlé du temps froid. Elle a dit que c'était beau, en admirant une bande verte qui montait dans le ciel, au nord. C'était beau, elle avait raison, mais l'hiver arrivait trop tôt. On pouvait aussi voir deux planètes : l'une devait être Vénus, et je ne savais pas plus qu'elle, si l'autre était Mars ou Jupiter. L'homme qui, comme nous, les

regardait, n'avait pu dire grand chose. L'autobus est arrivé. Nous nous sommes assis, chacun ici ou là. Sans plus.

Cela vous arrive souvent, à vous, qu'un homme et une femme, qui ne semblent pas se connaître, trouvent le moyen d'attirer votre attention et se mettent à vous parler de façon agréable et chaleureuse et confiante, de deux planètes, fussent-elles Mars et Vénus ? (C'est Jupiter...)

Ce voyage à New York, deux jours avant, me faisait sans doute perdre la tête et prendre des vessies pour des lanternes. Mais ce genre d'agents, qu'on ne voit jamais dans les autobus, n'auraient-ils pas aimé savoir ce que je faisais à Saint-Léonard, deux jours seulement après avoir fait Montréal-New York, aller-retour, au dedans de vingt-quatre heures, sans m'être arrêté nulle part pour prendre ou remettre ce que j'aurais dû prendre ou laisser tomber ?

un jour, à montréal

Je vous raconterai un jour, qu'un homme, dans un petit marché de fruits et légumes, s'est dirigé vers moi comme s'il était pressé et, allant passer à mon côté sans même me voir, s'arrêta, prit en un clin d'oeil, pour le tâter, un sac de plastique rouge replié deux fois dans le sens de la longueur, où j'avais glissé un journal plié en deux ou en trois. Il m'a

redonné ou plutôt glissé le sac dans la main, car il ne me l'avait pas arraché, et il a dit qu'il faisait sa job.

Mais qui sont, me direz-vous, leurs indices ? Je vous répondrai ce que m'ont répondu des amis, quand je leur demandais la raison du mystère qui entourait de plus en plus mes relations avec eux et avec ma famille. On ne peut pas te le dire.

Je ne peux pas vous le dire.

références et questions plus ou moins mystérieuses

références

1.- Texte original du début de l'article de Paul Griffiths, avec la citation, traduite en anglais, de Theodor W. Adorno : « In 1925, Theodor Wiesengrund Adorno, then a young student living in his native Frankfurt, went to Vienna for composition lessons with Alban Berg. The lessons cannot have lasted much longer than three months, and they failed to give Adorno what he had hoped for : as much facility in creating with sound and time as he enjoyed in the sphere of words and ideas, and indeed the ability to mingle the two, to compose music that would be impregnated with philosophy as much as his philosophy became impregnated with music. At an early point in this correspondence, Adorno writes of his 'secret intention', when discussing Berg's *Wozzeck*, 'to make the essay's use of language correspond directly to the way in which you compose' (...) » (*Times Literary Supplement*, January 6, 2006, p. 18).

2.- Pour l'extrait du plan de New York : Nester's Map & Guide Corp, 244 west 49th street, New York, N. Y. 10019 ; created and designed by Lewis J. Nesterman; cette carte m'avait coûté 1.50\$; sans date.

questions plus ou moins mystérieuses

3.- Il sera peut-être de quelque intérêt, surtout pour ceux qui chercheraient encore des preuves de ma paranoïa, de savoir que le 22 février 2007, en me prévalant de la loi canadienne sur l'Accès à l'information, j'envoyais des lettres au *Service canadien du renseignement de sécurité*, à la *Gendarmerie royale du Canada* et à l'*Agence des services frontaliers du Canada*, lettres basées pour l'une d'elles, sur l'affaire du « jeu des passeports » qui, selon moi s'est déroulée au Canada, mais on soutiendra toujours que c'était aux USA, et pour les autres, sur cette énigmatique *entrevue* de hasard que, deux jours après mon voyage, m'accordaient un homme et une femme, pour me parler de galanterie et de la poésie d'une bande verte dans le ciel de Montréal. Inutile d'ajouter que selon leurs réponses aucune agence, gendarmée ou sécuritaire, n'avait les

documents requis, qu'aucun renseignement sur ces sujets n'existait dans les dossiers de Montréal (on précisait) ou que je n'avais pas fourni toutes les informations nécessaires, pour qu'on pût répondre à mes questions.

L'étonnant est que ces lettres du 22 février 2007 semblent avoir réveillé, chez certains, leur intérêt pour ma personne et cela, même avant que je les écrive, mais pour plus d'objectivité, j'ajoute que j'avais parlé de cette possibilité, et il suffit que je parle au vent qui passe, pour que le réseau familial et ses ressources *psychiques* agitent leurs tentacules. Par deux fois, le 30 janvier et le 1er février, un étudiant en informatique a engagé la conversation avec moi, dans un kiosque de journaux et revues, et il a glissé, les deux fois, le nom d'un jeune homme anglophone qui de but en blanc m'avait annoncé, dans un café, en juillet 2005, qu'il voulait travailler pour le *Service canadien du renseignement de sécurité* et qu'il aimerait que je lui donne des cours de français, pour devenir bilingue; comme j'ai trouvé étrange qu'on me rappelle son existence en 2007 - voulait-on que je m'enquière de son nouvel emploi dans le SCRS ? -, j'avais aussi trouvé étrange, en 2005, cette référence imprévue au SCRS, et j'avais « inventé » des liens entre certaines personnes de mon entourage et la sécurité politique du Canada, liens que j'avais précisés dans les brouillons de ces pages, mais que je juge prudent de biffer, pour le moment. Quant aux difficultés familiales ou amicales auxquelles j'ai fait allusion en parlant d'un réseau et de ses ressources, je me contenterai de rappeler une conversation entre mon coiffeur de l'époque, le 9 décembre 2005, et moi-même : à un moment, je lui parle de ma famille et de mes amis qui avaient bien le droit de s'occuper de moi, mais je n'admettais pas qu'ils le fassent sans me dire qu'ils se connaissaient tous et toutes, et se consultaient sur les dispositions à prendre à mon sujet, et mon coiffeur, alors, de répliquer de façon spontanée, « Oui, vous, ils vous ont trahi! ». C'est le seul être humain que je connaisse, qui a osé transgresser, au moins une fois, les appels au silence et à la confidentialité de tout ce réseau *psychotique*, dressé pour me sauver de quelque enfer sexuel et, surtout, de l'écriture romanesque qui est encore, de nos jours, une erreur grave chez la

petite bourgeoisie hargneuse. Je lui en garde une reconnaissance infinie, même si à la longue la situation générale est devenue intenable, et qu'enfin, en apprenant qu'un membre de ma famille fréquentait le même salon, sans qu'on me l'ait jamais dit, j'ai dû changer de coiffeur.

Si ces mentions du SCRS ou ces rappels à quelqu'un qui me l'avait mentionné ne sont pas des plus probantes, d'autres faits le sont davantage. Un collègue qui ne m'appelait jamais de son propre chef, le 15 mars 2007 (par hasard, le jour où je recevais la réponse de la GRC), s'est décidé à le faire pour une question de technique électronique, qui n'était pas des plus claires, mais comme j'avais la réputation de toujours finir par dire ma pensée profonde, quelle aubaine c'eût été pour lui, si j'avais parlé de cette correspondance avec les grands services du Canada, mais ici, je ne peux dire pourquoi, selon mes élucubrations, il aurait aimé savoir quelles étaient mes intentions ou mes prétentions. En dernier lieu, un jeune homme d'une trentaine d'années, qui avait tenu à faire ma connaissance en 2005 dans un bar, qui était originaire des pays de l'Est et espérait, me disait-il, travailler un jour pour la GRC, me rappelait le 28 février et le 29 mars, quand cela faisait presque deux ans qu'on ne s'était pas vu; il m'a parlé de ces voyages, des sections spéciales de l'armée canadienne, et me proposait de nouvelles rencontres. Je n'ai pas donné suite à ces appels, car le voyage à New York m'avait inculqué un peu de la sagesse hypocrite que possédaient, à ma grande et naïve surprise, tous les gens que je fréquentais...

C'est tout. Je souris, en écrivant cela. Il se peut que je manque encore et toujours de la prudence la plus élémentaire et, comme on dit, je ne perds rien pour attendre, avec toutes mes insinuations.